Donneau de Vizé, Jean
La devineresse



D. de Vizé

(115)

La devineresse.

1784.

LA DEVINERESSE OU MME. JOBIN, COMÉDIE.

EN CINQ ACTES,

ET EN PROSE.



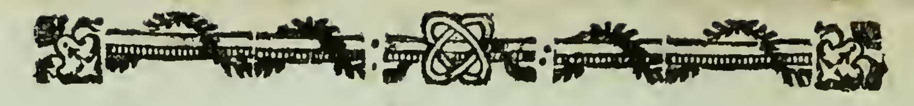
NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS;

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi; Quai des Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXXXIV.



ACTEURS.

MADAME JOBIN, Devinereſſe.

DU CLOS, Aſſocié de Madame Jobin.

MONSIEUR GOSSELIN, Frere de Madame Jobin.

DAME FRANÇOISE, Vieille Servante de Mme. Jobin.

MATURINE, autre Servante de Mme. Jobin.

LA COMTESSE D'ASTRAGON, aimée du Marquis.

LE MARQUIS, Amant de la Comteſſe, & aimé de Madame Noblet.

MADAME NOBLET.

MONSIEUR DE LA GIRAUDIERE.

LA MARQUISE, aimé du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant de la Marquiſe.

MADEMOISELLE DU BUISSON, Suivante de la Comteſſe.

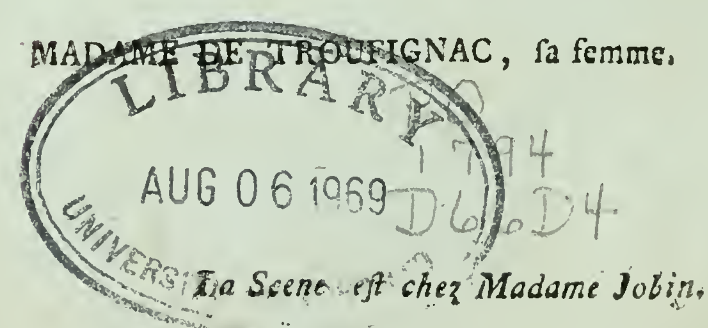
MONSIEUR GILET, Bourgeois de Paris.

MADAME DES ROCHES.

MADAME DE CLERIMONT.

MONSIEUR DE TROUFIGNAC, Gentilhomme Perigordin.

MADAME DE TROUFIGNAC, ſa femme.



La Scene eſt chez Madame Jobin.



LA DEVINERESSE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DU CLOS, MADAME JOBIN.

DUCLOS.

LA chose ne pouvoit tourner plus heureusement, & j'espere que nous mettrons enfin votre incrédule Mr. de la Giraudiere à la raison. La précaution que vous eutes hier, de faire dire que vous étiez allée en Ville, quand il vint vous demander pour savoir ce que sont devenus ses pistolets, m'a donné le tems de les faire peindre, aussi-bien que la table du Cabinet où ils doivent être trouvés. J'ai fait plus, j'ai attrapé le portrait de ce Mr. de Valcreux qui a pris les pistolets, & qui ne les a pris que parce qu'il est persuadé que l'autre ne manquera pas à vous venir demander raison du prétendu vol. Le bon est qu'il croit avoir fait le coup si secrétement, que si vous le devinés, il vous croira la plus grande Sorciere du monde. Ainsi vous vous allez mettre en crédit auprès de l'un & de l'autre; & cela, grace à mon adresse & à mes soins, qui me donnent de bons espions par-tout.

Me. JOBIN.

Hé! Mr. du Clos, vous n'y perdez pas. Je vous paye bien, & depuis que je vous ai mis en part avec moi, vous n'êtes plus si...

DU CLOS.

Mon Dieu, ne parlons point de cela ! C'eſt aſſez que nous nous trouvions bien l'un de l'autre, & que le grand nombre de dupes qui vous viennent tous les jours établiſſe votre réputation de tous côtés.

Me. JOBIN.

Il n'y a que ce diable de la Giraudiere qui me décrie. Quoi que je lui aie dit des choſes aſſez particulieres touchant le paſſé, & que je lui aie prédit l'avenir le plus juſte que j'ai pû par rapport à ſon humeur, il ne ſe rend point, & ſoutient toujours que je ne ſai rien.

DU CLOS.

C'eſt un impertinent ; car quoiqu'il ne ſe trompe pas, la vérité n'eſt pas toujours bonne à dire. Si vous n'êtes pas Sorciere, vous avez l'eſprit de la paroître & c'eſt plus que ſi vous l'étiez en effet.

Me. JOBIN.

Maturine eſt admirable pour faire tomber les gens dans le paneau. Elle affecte un air innocent qui leur fait croire cent contes qu'elle invente pour les duper.

DU CLOS.

Je l'ai toujours dit, Maturine eſt un tréſor. Mais je vous prie, comment va le mariage que la Dame jalouſe veut empêcher ? Les trois cens louis qu'elle vous promet ſi ſon Amant n'épouſe point la Comteſſe d'Aſtragon, ſont-ils bien comptés ?

Me. JOBIN.

Nous avons déja aſſez attrapé de ſon argent pour nous tenir aſſurés du reſte, ſi le mariage ne ſe fait pas. Les malheurs que j'en ai prédits à la Comteſſe, qui eſt ma dupe depuis long-tems, l'en ont déja dégoûtée. Elle doit revenir ici pour ſavoir l'effet d'un prétendu entretien que je dois avoir avec l'eſprit familier que je lui ai dit qui m'inſtruit de tout ; & ce qu'il y a d'avantageux, c'eſt qu'elle me paye pour cela, comme la Dame jalouſe me paye pour un charme qui empêche ſon Amant de ſe marier.

DU CLOS.

Eh ! vous n'êtes pas la ſeule qui preniez de l'argent des deux côtés. J'en ſais qui n'en font aucun ſcrupule, & qui ne laiſſent pas de ſe dire gens de bien.

Me. JOBIN.

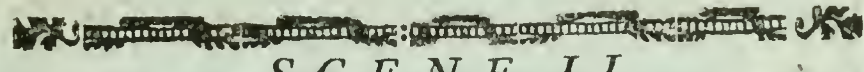
Ne nous mêlons point des autres, ne ſongeons qu'à nous. Avez-vous ici ce que vous faites peindre pour l'affaire des Piſtolets ?

DU CLOS.

La Giraudiere n'a qu'à venir. Tout eſt prêt, comme je vous ai dit.

Me. JOBIN.

Allez. J'apperçois la Suivante de notre Comteſſe.



SCENE II.

Mlle. DU BUISSON, Mme. JOBIN.

Me. JOBIN.

QU'y a-t-il, Mlle. du Buiſſon ?

Mlle. DU BUISSON.

Ah! Mme. Jobin me voilà toute eſſoufflée. Je ſuis vite accourue chez vous par la petite porte de derriere, pour vous dire que ma Maîtreſſe vient vous trouver.

Me. JOBIN.

Que rien ne vous embarraſſe. Je ſuis préparée ſur ce que j'ai à lui dire; & crédule comme je la connois, elle ſera bien hardie, ſi elle ſe marie après cela.

Mlle. DU BUISSON.

Oui, mais vous ne ſavez pas que le Marquis qu'elle ne ſeroit pas fâchée d'épouſer, vient avec elle vêtu en Laquais. Comme elle l'aſſure de conſentir à le rendre heureux, s'il la peut convaincre que ce que vous débitez n'eſt que tromperie; il s'eſt réſolu à ce déguiſement, pour éprouver ſi votre Diable pourra vous en découvrir quelque choſe. Tenez-vous ſur vos gardes là-deſſus.

Me. JOBIN.

Je ſuis ravis de ſavoir ce que vous m'apprenez. Fiez-vous à moi, rompons l'affaire, il y a cinquante piſtoles pour vous.

Mlle. DU BUISSON.

Quand il n'y auroit rien à gagner pour moi, je crois ſervir ma maîtreſſe en travaillant contre le Marquis. Il me ſemble qu'elle ne ſera point heureuſe avec lui.

Me. JOBIN.

Eſt-il des maris qui puiſſent rendre une femme heureuſe ? Il ne faut pas être plus grande Sorciere que moi pour dire une vérité en prédiſant des malheurs à ceux qui ont l'entêtement de ſe marier.

Mlle. DU BUISSON.

Il ſe trouve de bons maris; il n'y a qu'à mettre le tems à les bien chercher.

Me. JOBIN.

C'eſt-à-dire que vous n'y renoncez pas.

Mlle. DU BUISSON.

Eh! je crois qu'un bon mari eſt quelque choſe de bon.

Me. JOBIN.

Sans doute. Et notre Comteſſe? Elle ne ſe défie point de notre commerce ?

Mlle. DU BUISSON.

Le moyen? Je lui ai toujours parlé contre vous. Je lui ſoutiens tous les jours qu'il n'y a que le haſard qui vous faſſe quelquefois dire la vérité & quand pour me convaincre d'erreur, elle m'oppoſe les choſes les plus particulieres de ſa

vie, qu'elle prétend que vous avez deviné, elle n'a garde de s'imaginer que c'est par moi que vous le savez. A propos, j'allois oublier de vous avertir, qu'après vous avoir parlé présentement à visage découvert, elle doit venir ici tantôt masquée. Je la dois accompagner, masquée comme elle. Je vous serrerai la main, ou ferai quelque autre signe, afin que vous nous connoissiez. Ne manquez pas à lui prédire les mêmes malheurs.

Me. JOBIN.

Je ferai la Sorciere comme il faudra. Qu'est-ce, Maturine?

SCENE III.

MATURINE, Me. JOBIN, Mlle. DU BUISSON.

MATURIN.

C'Est votre Comtesse.

Mlle. DU BUISSON.

Je me sauve par la petite porte dérobée, & vous rendrai compte de tout ce que j'aurai entendu dire à son retour.

Me. JOBIN.

Fais-là attendre ici, Maturine, & lui dis que je me suis enfermée pour quelque tems.

MATURINE, *seule.*

Je suis bien bête, mais il en est encor tems de bien plus bête que moi. Combien de médisances ont fait tous les jours du Diable! On le fait se mêler de mille affaires, où il a bien moins de part que je n'y en ai.

SCENE IV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, *vêtu en Laquais, tenant la queue de la Comtesse*, MATURINE.

LA COMTESSE.

QUe fait Mme. Jobin?

MATURINE.

Oh! Madame, il faut que vous attendiez un peu, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Quelqu'un est-il avec elle?

MATURINE.

Non, mais elle s'est renfermée là-haut dans sa chambre noire. Elle a pris son grand Livre, s'est fait apporter un verre plein d'eau, & je pense que c'est pour vous qu'elle travaille.

LA COMTESSE.

J'aurai patience. Fais, je te prie, quand elle sortira, que je sois la premiere à qui elle parle.

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

EN vérité, Mr. le Marquis, je souffre beaucoup à vous voir dans cet équipage. Si quelqu'un venoit à vous découvrir, que diroit-on ?

LE MARQUIS.

Ne vous inquiétez point pour moi. Je me suis fait apporter en chaise à trois pas de chez Me. Jobin. Je vous ai joint à sa porte, & m'en retournant avec la même précaution, je ne cours aucun péril d'être vû. Il est vrai, Madame, que vous m'auriez épargné ce déguisément, si vous donniez moins dans les artifices de votre Devineresse, qui ne vous dit toutes les fadaisses qui vous font peur, que pour attraper votre argent.

LA COMTESSE.

Vous me croyez donc sa Dupe ?

LE MARQUIS.

Est-ce que vous ne lui donnez rien ?

LA COMTESSE.

Il faut bien que chacun vive de son métier.

LE MARQUIS.

Le métier est beau de parler au Diable, selon vous s'entend, Madame ; car je ne suis pas persuadé que le Diable se communique aisément. A dire vrai, j'admire la plûpart des femmes. Elles ont une délicatesse d'esprit admirable ; ce n'est qu'en les pratiquant qu'on en peut avoir, & elles ont le faible de courir tout ce qu'il y a de Devins.

LA COMTESSE.

Ce sont tous Fourbes ?

LE MARQUIS.

Fourbes de Professions, qui ne savent rien ; & qui éblouissent les crédules.

LA COMTESSE.

Mais, je vous prie, par quel intérêt Mme. Jobin me voudroit-elle empêcher de vous épouser !

LE MARQUIS.

Que sais-je moi ? j'ai quelque Rival caché qui me veut détruire, & je ne puis comprendre comment vous souffrez vous que votre Suivante, Mlle. Buisson, ait plus de force d'esprit que vous. Elle vous dit tous les jours que vous venez consulter une Ignorante ; & si vous l'en vouliez croire, vous vous moqueriez de ses extravagantes prédictions.

LA COMTESSE.

Du Buisson est une folle. Il m'est arrivé des choses qu'il n'y a qu'elle au monde qui sache, & Mme. Jobin nous les

a dites de point en point. Je ne fais après cela, comment du Buiffon peut-être incrédule.

LE MARQUIS.

Le hafard l'a pu faire rencontrer heureufement.

LA COMTESSE.

Enfin, M. le Marquis, vous croirez d'elle ce qu'il vous plaira. Je vous aime, & il n'y aura jamais que vous qui me puiffiez faire renoncer à l'état de Veuve: mais après les vérités qu'elle m'a dites cent fois, je la dois croire, & ne prétend point me rendre malheureufe en vous époufant. Vous voyez que je n'oublie rien de ce que je puis faire pour vous. Je l'ai priée d'examiner plus précifément de quel genre de malheur je fuis menacée, & fi c'eft une fatalité qu'on me puiffe vaincre. Ma réfolution dépend de ce qu'elle me dira, à moins que vous ne me faffiez connoître qu'elle eft une fourbe, & que tout ce qu'elle fait n'eft qu'artifice.

LE MARQUIS.

J'en viendrai à bout, Madame, & vous en allez avoir le plaifir. Ne manquez point à lui demander de mes nouvelles, je fuis fûr que fon Diable n'en fait point affez pour lui apprendre mon déguifément.

LA COMTESSE.

Il ne lui parle pas toujours quand elle veut, & elle a befoin quelquefois de plufieurs jours pour le conjurer.

LE MARQUIS.

Voilà l'adreffe. Elle prend du tems pour s'informer de ce qui lui eft inconnu, & elle vous dira que je me ferai déguifé quand elle aura pû le découvrir. Et la Giraudiere qui vint chez vous hier au foir! Croyez-vous qu'elle lui faffe retrouver fes piftolets?

LA COMTESSE.

Pourquoi non?

LE MARQUIS.

Il ne le croit pas, lui.

LA COMTESSE.

Quand elle ne lui dira point qui les a pris, je ne la croirai pas fourbe pour cela. Eft-elle obligée de tout favoir? Il me femble que c'eft bien affez qu'elle ne dife rien que de véritable.

LE MARQUIS.

Je me rends, Madame, & je crois préfentement Mme. Jobin la plus grande Magicienne qui fut jamais; car à moins qu'elle ne vous eût donné quelque charme, vous n'entreriez pas fi obftinément dans fon parti. Pour moi, je ne fai plus ce qu'il faut faire pour vous détromper.

LA COMTESSE.

Ce qu'il faut faire? Il faut me faire connoître que dans les chofes extraordinaires qu'elle fait, il n'y a rien de furnaturel, & que je les pourrois faire moi-même, fi j'avois l'adreffe d'éblouir les gens.

LE

LE MARQUIS.

C'eſt aſſez, je trouverai moyen de vous contenter.

LA COMTESSE.

Taiſons-nous, elle deſcend, & je crois l'entendre.

SCENE VI.

Mme. JOBIN, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

Mme. JOBIN *à Maturine.*

FAites entrer ces Dames dans l'autre chambre, j'irai leur parler incontinent.

LA COMTESSE.

Hé bien! ma chere Mme. Jobin, as-tu fait de ton mieux pour moi.

Mme. JOBIN.

Madame, vous ne ſongez pas que votre Laquais eſt-là. Sors, mon ami. Il faut qu'un Laquais demeure à la porte.

LA COMTESSE.

Laiſſez-le ici, je te prie. Quoique je me fie à toi, je mourrois de peur ſi j'étois ſeule, & il me faut toujours quelqu'un pour m'aſſurer.

Mme. JOBIN.

Que n'amenez-vous quelque Demoiſelle? J'en aimerois mieux dix qu'un ſeul Laquais. Ce ſont de petits eſprits qui jaſent de tout; & puis comme je fais pour vous ce que je ne fais preſque pour perſonne, je n'aimerois pas qu'on dit dans le monde que je me mêle de plus que de regarder dans la main.

LA COMTESSE.

C'eſt un Laquais d'une fidélité éprouvée. Ne crains rien de lui. Qu'as-tu à me dire? Je tremble que ce ne ſoit rien de bon. J'en ſerois au déſeſpoir; car je t'avoue que j'ai le cœur pris.

Mme. JOBIN.

Je n'ai pas beſoin que vous me l'avouyez pour le ſavoir. Mais plus vous avez d'amour, plus cet amour vous doit engager, non-ſeulement à n'épouſer pas un homme qui ne peut que vous rendre malheureuſe, mais à lui conſeiller de ne ſe marier jamais, car il n'y a rien que de funeſte pour lui dans le mariage.

LA COMTESSE.

Que me dis-tu là? Quoi les choſes ne ſe peuvent détourner?

Mme. JOBIN.

Non, hazardez ſi vous voulez, c'eſt votre affaire. Quand vous ſouffrirez, vous ne vous en prendrez point à moi.

LA COMTESSE.

Mais encor, explique-moi quelle ſorte de malheur j'ai à redouter.

Mme. JOBIN.

Il eſt entiérement attaché à celui que vous aimez. S'il ſe marie ; il aimera ſa femme ſi éperduement, qu'il en deviendra jaloux juſques dans l'excès.

LA COMTESSE.

La jalouſie n'eſt point de ſon caractere.

Mme. JOBIN.

Il ſera jaloux, vous dis-je, & ſi fortement, qu'il ne laiſſera aucun repos à ſa femme. C'eſt là peu de choſe, voici le fâcheux. Il tuera un homme puiſſant en ami qu'il trouvera un ſoir cauſant avec elle. On l'arrêtera, & il perdra la tête ſur un échafaut.

LA COMTESSE.

Sur un échafaut : Cela eſt fait. Je ne l'épouſerai jamais.

Mme. JOBIN.

Ce malheur ne lui eſt pas ſeulement infaillible en vous épouſant, mais encor en épouſant toute autre que vous. C'eſt à vous à l'en avertir, ſi vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Il ne faut point qu'il ſonge à ſe marier. Sur un échafaut! Quand il feroit le mari d'une autre, j'en mourrois de déplaiſir. Mais tout ce que tu me dis eſt-il bien certain ?

Mme. JOBIN.

Je l'ai découvert par des conjurations que je n'avois jamais faites. J'en ai moi-même tremblé ; car il eſt quelquefois dangereux d'arracher les ſecrets de l'avenir ; mais je vous l'avois promis, & j'ai voulu tout faire pour vous.

LA COMTESSE.

Quel malheur pour moi de l'avoir aimé ! Je ne l'épouſerai point, j'y ſuis réſolue : Mais dis-moi, me pourrois-tu ſatisfaire ſur une choſe ? Je voudrois ſavoir ce qu'il fait préſentement.

Mme. JOBIN.

Que gagnerois-je à vous dire ce que vous croiriez que je n'aurois deviné que par hazard ? Apparemment il ne fait d'extraordinaire, & il n'eſt pas difficile de s'imaginer ce qu'un homme fait tous les matins.

LA COMTESSE.

N'importe, cela me contentera, & je ſerai plus ferme à te croire, s'il demeure d'accord d'avoir fait ce que tu m'auras dit de lui.

Mme. JOBIN.

Seriez-vous femme à ne vous point effrayer :

LA COMTESSE.

Peut-être.

Mme. JOBIN.

Vous n'avez qu'à éloigner ce Laquais, vous verrez de vos propres yeux ce que fait préſentement votre Amant. Mais ne tremblez pas, car celui que je ferai paroître d'abord eſt un peu terrible.

LA COMTESSE.

Comment ? Le Diable ! La feule penfée me fait mourir de frayeur.

Mme. JOBIN.

Il n'eft point méchant, il ne faut qu'avoir un peu d'affurance.

LA COMTESSE.

Je vous remercie de votre Diable. Je ne voudrois pas le voir pour tout ce qu'il y a de plus précieux au monde.

Mme. JOBIN.

Je retourne donc dans ma chambre, & viendrai vous dire ce que j'aurai vu.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

EH ! Madame, que ne l'engagiez-vous à faire paroître fon Diable ? Elle vous auroit manqué de parole, ou je vous aurois fait connoître la tromperie.

LA COMTESSE.

Comment ? vous vous feriez réfolu à le voir !

LE MARQUIS.

Affurément.

LA COMTESSE.

Mais elle vouloit qu'on vous mit dehors, & j'aurois été la feule qui l'aurois vu.

LE MARQUIS.

N'eft-ce pas-là une conviction de la Fourbe ? Il ne lui faut que des femmes, & un Laquais même lui eft fufpect.

LA COMTESSE.

Vous pouvez garder votre efprit fort. J'aurai toujours de l'eftime & de l'amitié pour vous ; mais vous avez beau m'accufer d'être trop crédule ; je ne vous mettrai jamais en état de tuer un homme pour moi, ni d'avoir la tête coupée.

LE MARQUIS.

Eft-il poffible que vous donniez croyance à des contes ?

LA COMTESSE.

Vous n'êtes donc pas perfuadé qu'elle m'a dit vrai ?

LE MARQUIS.

Point du tout. Elle a fes fins que je ne puis deviner, & je garderai ma tête long-tems, fi elle ne tombe que par fes prédictions.

LA COMTESSE.

Au nom de tout l'amour que vous m'avez témoigné, ne vous mariez jamais.

LE MARQUIS.

Quelle priere !

LA COMTESSE.

Je le vois bien. Vous ne ferez convaincu de ce qu'elle

ſçait, que quand vous aurez vu un homme mort à vos pieds. Du moins ce ne ſera pas moi qui en ſerai cauſe.

LE MARQUIS.

Vous me feriez perdre patience. Je tuerai un homme, moi qui n'eus jamais envie de tuer, parce que votre Devineresse l'a prédit? Fadaiſe, Madame, fadaiſe. C'eſt une ignorante qui ne ſçait autre choſe que tromper, & il eſt bien injuſte que vous me rendiez malheureux, parce qu'elle vous dit des extravagances.

LA COMTESSE.

Il faut vous entendre dire, c'eſt une ignorante; mais ſi elle peut découvrir que vous vous êtes déguiſé pour venir chez elle, que direz-vous?

LE MARQUIS.

Elle ne le découvrira point.

LA COMTESSE.

Je le crois; mais enfin ſi cela arrive, me promettez-vous de ne vous marier jamais?

LE MARQUIS.

Et ſi elle ne le découvre point, me promettez-vous de m'épouſer?

LA COMTESSE.

C'eſt autre choſe. L'Eſprit familier qu'elle conſulte n'eſt pas toujours en humeur de lui parler.

LE MARQUIS.

Elle a raiſon, Madame. Vous fermez les yeux, & elle eſt en droit de vous faire croire ce qu'il lui plaira.

LA COMTESSE.

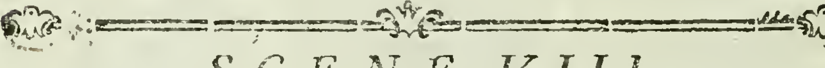
Je vous l'ai dit dès l'abord. Montrez-moi qu'elle me fait croire des fauſſetés?

LE MARQUIS.

J'en viendrai à bout. Son Diable n'eſt peut-être pas ſi fin qu'on ne trouve moyen de l'attraper.

LA COMTESSE.

Mettez-vous plus loin. J'entends deſcendre quelqu'un.



SCENE VIII.

Me. JOBIN, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

Me. JOBIN.

J'Ai d'étranges nouvelles à vous apprendre.

LA COMTESSE.

Quelles, je vous prie? ne me faites point languir.

Me. JOBIN.

J'ai vû votre Amant.

LA COMTESSE.

Hé bien?

Me. JOBIN.

Il faut qu'il ait quelque grand deſſein, car il étoit vêtu en Laquais, parlant d'action à une Dame.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce que j'entends ! A une Dame ! Vêtu en Laquais !

Me. JOBIN.

Il vous le niera ; mais ſoutenez-lui fortement que cela eſt ; car il n'y a rien de plus certain.

LA COMTESSE.

Je vous crois. Vous ne m'avez jamais rien dit que de véritable.

Me. JOBIN.

Ils ſe parloient de côté en ſe regardant, & cela eſt cauſe que je n'ai pu diſtinguer les traits de l'un ni de l'autre.

LA COMTESSE.

C'en eſt aſſez, je ne vous demande rien davantage pour aujourd'hui. Je ſuis ſi troublée, que je ne ſais pas trop bien ce que je vous dis.

Me. JOBIN.

Une autrefois, Madame, ne m'amenez plus de Laquais.

LA COMTESSE.

A demain le reſte. Je n'ai pas la force de vous dire un mot.

SCENE IX.

Me. JOBIN, DU CLOS.

Me. JOBIN.

LE coup en eſt porté la Comteſſe ſort toute interdite.

DU CLOS.

Je l'ai entendue de ce Cabinet. Continuez, je me trompe fort ſi les trois cens Piſtoles ne ſont à nous. La voilà entierement dégoûtée du mariage. Songeons ſeulement à nous tenir ſur nos gardes ; car le Marquis enragé de ce quelle refuſe de l'épouſer, employera tout pour découvrir notre fourbe, & ſoit par lui, ſoit par quelques Intrépides qu'il envoyera, vous aurez de puiſſans aſſauts à ſoutenir.

Me. JOBIN.

Je m'en tirerai. Nous avons déja fait d'autres merveilles.

SCENE X.

Me. JOBIN, DU CLOS, MATURINE.

MATURINE.

MAdame, voilà une façon de Bourgeois qui vous demande.

DU CLOS.

Comment eſt-il fait ?

MATURINE.

Il eſt en manteau, vêtu de noir, de moyenne taille, un peu gros.

DUCLOS.

Je me remets dans ma niche. C'est assurément le Brave de volonté dont je vous parlois tantôt. Si c'est lui, je viendrai jouer ma Scene. Vous en ferez beaucoup mieux payée. (*Il sort.*)

Me. JOBIN.

Dis-lui qu'il monte, je l'attendrai. Dieu merci je ne manque pas d'exercice, & il me vient tous les jours de nouveaux chalans. Cependant je me trouve Sorciere à bon marché. Trois paroles prononcées au hasard en marmotant, font mon plus grand charme, & les Enchantemens que je fais demandent plus de grimaces que de diablerie.

SCENE XI.

Me. JOBIN, M. GILET.

M. GILET.

Bonjour, Madame, on dit que vous savez tout. Si cela est, vous connoissez ma Maîtresse.

Me. JOBIN.

De quoi s'agit-il ?

M. GILET.

Il s'agit qu'elle m'aimoit autrefois un peu. Je ne suis pas mal fait, non, & je lui disois de petites choses qui avoient bien de l'esprit.

Me. JOBIN.

Je n'en doute point.

M. GILET.

J'eusse bien voulu me marier avec elle ; mais depuis que certaines gens qui ont vu des Sieges & des Combats lui en content, vous diriez qu'elle a honte de me regarder. Je m'apperçois bien qu'ils se moquent de moi avec elle, & j'ai quelquesfois de grandes tentations de me fâcher ; mais comme je n'ai jamais été à l'Armée, j'ai tant soit peu de crainte d'être battu, & cela est cause que je ne dis mot.

Me. JOBIN.

C'est être prudent. Mais que n'allez-vous faire une Campagne ? Vous seriez en droit de parler aussi haut qu'eux.

M. GILET.

Oui : mais...

Me. JOBIN.

J'entends vous n'avez point de courage.

M. GILET.

Pardonnez-moi, j'en ai autant qu'on en peut avoir. Quand quelqu'un m'a joué un tour, je suis des six mois sans lui parler, & j'ai le bruit de bien tenir mon courage.

Me. JOBIN.

Je le crois. Vous le tenez peut-être si bien, que vous ne le laissez jamais paroître.

M. GILET.

Je ſuis naturellement porté à la Guerre, & il ne ſe paſſe point de nuit que je ne me batte en dormant. Je fais des merveilles, & il n'y a pas encore trois jours que m'étant armé de pied en cap dans ma chambre, je fus charmé de ma mine martiale en me regardant dans un miroir. Je m'eſcrimai enſuite deux heures durant contre tous les perſonnages de la tapiſſerie, & je ſens bien que je chamaillerois vertement contre des gens effectifs, mais il y a une petite difficulté qui m'arrête.

Me. JOBIN.

Quelle ?

M. GILET.

Un coup de canon ou de mouſquet ne regarde point où il va, & bleſſe un homme de cœur comme un autre. Cela eſt impertinent, & je ne ſache rien de plus fâcheux pour un brave.

Me. JOBIN.

A dire vrai, il n'y a point de plaiſir à être bleſſé, & je ne ſaurois blâmer les gens qui ont peur de l'être.

M. GILET.

Vous voyez bien qu'avoir peur comme je l'ai, ce n'eſt point-là manquer de courage.

Me. JOBIN.

Au contraire, c'eſt être capable des grandes choſes, que de prévoir le péril, mais comment vous guérir de cette peur ?

M. GILET.

N'avez-vous pas des ſecrets pour tout ?

Me. JOBIN.

Mais encor, que voudriez-vous qu'on fît pour vous ?

M. GILET.

Pas grand choſe, & cela ne vous coûtera preſque rien. Vous n'avez qu'à faire que jamais je ne puiſſe être bleſſé, & quand je ne craindrai rien, on verra que je ſerai brave comme quatre.

Me. JOBIN.

Oh ! cela ne va pas ſi vîte que vous penſez. Jamais bleſſé !

M. GILET.

Mon Dieu, c'eſt une bagatelle pour vous.

Me. JOBIN.

J'ai quelques ſecrets, je vous l'avoue ; mais il y a de certaines choſes difficiles...

M. GILET.

Difficiles ! Vous vous moquez. Combien voit-on de gens charmez à la guerre ? Sans cela ſeroient-ils ſi ſots que d'aller préſenter le ventre aux coups de mouſquet ? Parlez franchement, Me. Jobin, il y en a bien de votre façon

Me. JOBIN.

Je ne vous déguise pas que j'ai des amis en ce Pays-là. Ils ne se sont pas mal trouvez de mon secret; mais comme il est rare, il coûte un peu cher.

M. GILET.

Ne vous inquiétez point pour l'argent. Je suis fils d'un gros Bourgeois qui a des pistoles par monceaux. Il s'appelle Christophe Gilet; & si par votre moyen j'avois pu mettre en crédit le nom des Gilets, fiez-vous à moi, je vous ferois riche.

Me. JOBIN.

Vous avez une physionomie qui m'empêche de vous refuser. J'ai ce qu'il vous faut. Mais au moins n'en parlez à qui que ce soit.

M. GILET.

Je n'ai garde. On croiroit que je n'aurois point de courage, quoique j'en aie autant qu'il m'en faut.

Me. JOBIN.

Hola! Qu'on m'apporte une de ces épées qui sont dans mon cabinet. Elle est enchantée. Il ne m'en restera plus que deux, & il me faut plus de six mois à les préparer.

M. GILET.

Et quand je l'aurai, ne faudra-t-il plus que j'aie de peur?

Me. JOBIN.

Si on vous dit quelque chose de fâcheux, vous n'aurez qu'à la tirer, & incontinent vous ferez fuir, ou desarmerez vos ennemis.

M. GILET.

La bonne affaire! Si cela est, je ne craindrai rien, & vous aurez de la gloire à m'avoir fait brave.

Me. JOBIN.

On ne parlera que de votre intrépidité. La voilà. Tenez, quand vous vous trouverez en occasion de daiguainer, mettez les quatre premiers doigts sur le dessus de la garde, & servez le dessous avec le petit doigt. Tout le charme consiste en cela.

M. GILET.

Est-ce de cette façon qu'il faut qu'on la tienne?

Me. JOBIN.

Un peu plus vers le milieu. Serrez ferme: il ne se peut rien de mieux.

M. GILET, *allongeant avec l'épée nue.*

Ah! Vous voyez bien que je me suis exercé. Est-ce savoir allonger?

Me. JOBIN.

Quand vous ne feriez que frapper vôtre ennemi à la jambe, le coup iroit droit au cœur.

M. GILET.

Et vous m'assurez que je ne serai point tué?

Me. JOBIN.

Non, je vous garantis plein de vie, tant que vous tiendrez votre petit doigt de la maniere que je vous l'ai montré. Mettez-la à votre côté. Vous prendrez un habit sans manteau, quand vous serez retourné chez vous.

M. GILET.

Oh! Il ne tiendra pas à l'habit qu'on ne me craigne.

SCENE XII.

Me. JOBIN, M. GILET, DU CLOS.

Me. JOBIN.

OU allez-vous, Monsieur! On ne monte point ici sans faire avertir.

DU CLOS.

J'ai à vous parler.

Me. JOBIN.

Et moi je ne suis pas en humeur de vous entendre.

DU CLOS.

Je suis pressé, & il faut que je vous parle présentement. Monsieur n'a qu'à sortir, s'il lui plaît.

M. GILET.

Il ne me plaît pas, moi. *bas.* Il me semble que j'ai un peu de peur.

DU CLOS.

Je le trouve drôle avec son épée & son manteau.

Me. JOBIN, *à M. Gilet.*

Ne prenez pas garde...

DU CLOS.

Mon petit bourgeois, savez-vous que je vous ferez sauter la montée?

M. GILET.

Peut-être. *bas.* Courage, Gilet, courage.

Me. JOBIN.

Mais j'ai un affaire à vuider avec Monsieur.

DU CLOS.

Je m'en moque.

M. GILET.

Si je n'étois plus sage que vous.

DU CLOS.

Comment?

Me. JOBIN, *à du Clos.*

Point de bruit. Entrons là-dedans, Monsieur voudra bien attendre.

DU CLOS.

Non, je veux rester ici, & si ce visage de Courtaut ne sort tout-à-l'heure, je m'en vais le jetter par les fenêtres.

M. GILET.

Si je m'échauffe... *bas.* Epée enchantée, je me recommande à toi.

DU CLOS.

Que dis-tu entre tes dents ?

M. GILET.

Ce qu'il me plaît.

DU CLOS, *lui donnant un soufflet.*

Ce qu'il te plaît ?

M. GILET, *bas.*

Ne te laisse pas insulter, Gilet.

DU CLOS.

Je pense que tu veux mettre l'épée à la main.

M. GILET, *bas.*

Ferme. Le petit doigt sous la garde.

Me. JOBIN, *à M. Gilet.*

Eh ! Monsieur, vous m'allez perdre. Faites-lui grace ; je vous en prie.

M. GILET.

Non, il faut... Poltron, tu recules. Voilà ton épée qui tombe. Tu vois, je t'ai désarmé, & il ne tient qu'à moi de te tuer.

Me. JOBIN.

Ne le faites pas. Vous l'avez vaincu ; c'est assez de gloire pour vous.

DU CLOS.

J'enrage. Mon épée m'échaper des mains.

M. GILET.

La veux-tu reprendre ? Je ne crains rien moi, & je suis tout prêt à recommencer.

Mme. JOBIN.

Non pas, s'il vous plaît. Donnez-moi l'épée, je vous la rendrai après que Monsieur sera parti.

Mr. GILET.

Qu'il revienne donc, car je veux qu'il sorte dans le même instant.

DU CLOS.

Adieu, nous nous reverrons.

Mr. GILET.

Quand tu voudras ; mais je t'avertis que si je te sangle le moindre coup, il ira droit au milieu du cœur.

SCENE XIII.

Mr. GILET ET Mme. JOBIN.

Mr. GILET.

QUe je suis heureux ! Mon Epée, ma chere Epée, il faut que je te baise & rebaise.

Mme. JOBIN.

Etes-vous content de moi ?

Mr. GILET.

Si je le suis, Mme. Jobin ? Vous êtes la reine des fem-

mes. Voilà ma bourſe, prenez ce qu'il vous plaira; je ne vous ſaurois trop bien payer.

Mme. JOBIN.

Je ne cherche qu'à obliger les honnêtes gens, & je n'ai jamais rançonné perſonne. Vous agiſſez ſi franchement avec moi, que trente louis me ſuffiront. Je ne veux rien de vous davantage.

Mr. GILET.

Trente louis! En voilà quarante en dix belles pièces; j'en aurois donné volontiers deux cens. Quand on m'a rendu un ſervice, je n'ai jamais de regret à l'argent.

Mme. JOBIN.

Je ſuis fâchée que vous ayez reçu un ſoufflet, mais...

Mr. GILET.

Cela n'eſt rien, & puis ce n'eſt point la faute de l'épée. Je vois bien que ſi je l'euſſe tirée plûtot, on ne m'auroit point donné le ſoufflet.

Mme. JOBIN.

Aſſurément.

Mr. GILET.

Comme je vais tenir tête à mes petits Meſſieurs les fanfarons qui ſe mêlent de me railler!

Mme. JOBIN.

Ecoutez, Mr. Gilet, ſi vous m'en croyez, vous ne tirerez point l'épée ici. Outre que ce ſeroit une nouveauté qui donneroit lieu de ſoupçonner quelque choſe, vous ne manqueriez point à tuer quelqu'un, & un homme tué met les gens en peine.

M. GILET.

Vous avez raiſon.

Mme. JOBIN.

Il vaut mieux que vous alliez à l'armée. Vous tuerez là autant d'ennemis que vous voudrez; & comme les belles actions ſont aiſées à faire quand on ne court aucun riſque, dès votre premiere campagne vous pouvez devenir Meſtre de Camp.

Mr. GILET.

Meſtre de Camp!

Mme. JOBIN.

La fortune eſt belle.

Mr. GILET.

Je n'en ſerai point ingrat. Comment? On verroit le nom de Gilet dans la gazette. Que de joie pour mon bon homme de pere! Je cours trouver mon tailleur. Il a toujours des habits tous prêts, & je brûle de me voir en brave.

Mme. JOBIN.

Vous paroiſſez un vrai Mars.

Mr. GILET.

Je le crois, mais voici un homme qui entre bien bruſquement. Voulez-vous que je le faſſe ſortir?

SCENE XIV.

Mme. JOBIN, LA GIRAUDIERE, Mr. GILET.

LA GIRAUDIERE.

ME faire ſortir, moi ?

Mr. GILET.

Hé !

LA GIRAUDIERE.

Comment, hé ? Quelle figure eſt celà ?

Mr. GILET, *touchant ſon épée.*

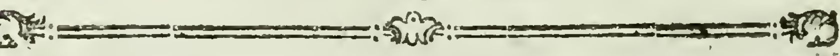
Figure ! Si l'épée joue ſon jeu...

Mme. JOBIN *à Mr. Gilet.*

Sortez. Voulez-vous le tuer ſans qu'il ſe défende ! Vous ſçavez qu'il lui eſt impoſſible de vous réſiſter.

M. GILET.

A l'armée ! Meſtre de Camp ! Serviteur.



SCENE XV.

LA GIRAUDIERE, Mme. JOBIN.

LA GIRAUDIERE.

JOuez-vous ici la Comédie ?

Mme. JOBIN.

C'eſt un fou qui m'étourdit il y a une heure de ſes viſions. Mais je vous prie, que venez-vous faire chez moi ? Je ſuis toute ſurpriſe de vous y voir.

LA GIRAUDIERE.

J'ai une choſe à vous demander.

Mme. JOBIN.

A moi ! A une ignorante ? Vous ſçavez bien que je ne ſçai rien, & vous le dites par tout.

LA GIRAUDIERE.

Si vous me parlez juſte ſur un vol qui m'a été fait depuis deux jours, je vous promets de ne dire jamais que du bien de vous.

Mme. JOBIN.

On vous a donc volé quelque choſe ?

LA GIRAUEIERE.

Oui, une paire de Piſtolets, qui ſont les meilleurs du monde, & que je voudrois avoir rachetés le double de ce qu'ils m'ont coûté. Faites-les moi trouver ; je ſuis à jamais de vos amis.

Mme. JOBIN.

Moi ? Je ne ſuis point aſſez habile pour faire retrouver les choſes perdues.

LA GIRAUDIERE.

Mes Piſtolets je vous en conjure.

Mme. JOBIN.

Comment pourrois-je vous dire où ils sont ? Je me mêle de la bonne avanture, comme beaucoup d'autres, qui sont aussi ignorantes que moi, mais faire retrouver des pistolets !

LA GIRAUDIERE.

Voulez-vous être toujours en colere ?

Mme. JOBIN.

Vous le mériteriez bien. Qu'on m'apporte un bassin plein d'eau. Un verre me suffiroit, mais je veux que vous voyez vous-même les choses distinctement ; & afin que vous ne croyez pas que j'aye aucun intérêt à vous éblouir, je vous déclare que je ne veux point de votre argent.

LA GIRAUDIERE.

Je sçai comme il faudra que j'en use...

Mme. JOBIN.

Voici ce qu'il faut, *bas à Maturine.* Est-on là tout prêt.

MATURINE *bas.*

Parlez hardiment, rien ne manquera.

Mme. JOBIN.

Approchez. Regardez dans ce bassin. Ne voyez-vous rien ?

LA GIRAUDIERE.

Non.

Mme. JOBIN.

Pensez-vous de la maniere que je fais, & regardez fixement sans détourner les yeux du bassin. Ne voyez-vous rien ?

LA GIRAUDIERE.

Rien du tout.

Mme. JOBIN.

Rien du tout ? Il faut donc que vous ne regardiez pas bien, car je vois quelque chose moi.

LA GIRAUDIERE.

Vous voyez ce qu'il vous plaît, mais cependant c'est moi qui doit voir.
(*On laisse tomber un zigzag du haut du plancher qui tient une toile sur laquelle sont peints deux pistolets sur une table.*) Ah ! je commence. Oui, je vois mes pistolets, ils sont sur la table d'un cabinet, où il me semble avoir quelquefois entré. Je... je ne vois plus rien ! Où diable faut-il que je les aille chercher ? Je ne puis me remettre le cabinet.

Mme. JOBIN.

Il me semble que j'ai assez fait pour vous, de vous faire voir le lieu où vous trouverez vos pistolets.

LA GIRAUDIERE.

J'aimerois bien mieux que vous m'eussiez fait voir le Voleur. Je ne serois point en peine de les retirer.

Mme. JOBIN.

J'ai commencé, & il ne faut pas faire les choses à demi pour vous. Regardez encore dans le bassin ; mais n'en dé-

tournez pas la vûe, car la figure de celui qui a pris vos pistolets n'y paroîtra qu'un moment. Que voyez-vous?

LA GIRAUDIERE.

Rien encore.

(Le même zigzag fait voir un portrait.)

Ah! je vois..., c'est Valcreux, un de mes plus intimes amis. Je lui cachai une épée il y a quelque temps, il a voulu à son tour me faire chercher mes pistolets. Je cours chez lui.

Mme. JOBIN.

Vous y pouvez aller en toute assurance. L'épreuve que je viens de faire n'a jamais manqué.

LA GIRAUDIERE.

Vous ne perdrez rien à ce que vous aurez fait pour moi. J'ai du crédit, & ce ne vous sera pas peu de chose d'avoir converti un incrédule de mon caractere.

La Giraudiere sort.

Mme. JOBIN *à Maturine.*

Voilà qui va bien. Il semble à demi gagné, & s'il peut une fois l'être tout-à-fait, il voit la Comtesse, & je ne doute point que ce qu'il lui dira de l'incident du bassin, ne la confirme dans l'entêtement où elle est de mon prétendu sçavoir. Tandis que j'ai un moment à moi, il faut aller donner ordre à ce qui doit éblouir les autres dupes qu'on m'a promis de m'amener aujourd'hui.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Me. JOBIN, NOBLET.

Me. JOBIN.

JE vous suis bien obligée Madame, de toutes vos libéralités. Je me sens portée d'inclination à vous servir, & quand...

Me. NOBLET.

Non, Me. Jobin, ce que je viens de vous donner ne sera compté à rien, & les trois cens louis ne vous en seront pas moins payés, si le mariage que je vous ai prié de rompre, ne se fait point.

Me. JOBIN.

J'ai travaillé de tout mon pouvoir.

Me. NOBLET.

J'en suis convaincue. J'ai de fideles espions chez le Marquis. Ils m'ont dit que la Comtesse lui a déclaré qu'elle

ne l'épouſeroit jamais, & je vois bien que c'eſt-là l'effet du charme que vous m'aviez promis d'employer.

Me. JOBIN.

Il eſt bien fort, & s'il peut le vaincre, il faut que ſon Etoile ait bien du pouvoir.

Me. NOBLET.

Que ce commencement me donne déja de joie! Je ne me ſens pas; & ſi j'empêche le Marquis de ſe marier, je me tiendrai la plus heureuſe femme du monde.

Me. JOBIN.

Je vous l'ai promis. Vous ſerez contente.

Me. NOBLET.

En vérité, Me. Jobin, il y va de votre intérêt de m'obliger. Vous m'avez aſſurée il y a long-tems que mon vieux mari mourroit avant qu'il fût peu. Le Marquis m'a trouvé de l'eſprit, & quelque mérite: j'ai pris plaiſir à le voir; je l'ai aimé ſans lui en rien dire, parce que j'ai crû être bientôt en état de diſpoſer de ma perſonne, & vous êtes la ſeule cauſe de cet amour. Il s'eſt rendu ſi puiſſant, que la perte du Marquis ſeroit pour moi le plus cruel de tous les malheurs. Le mariage de la Comteſſe accommode ſes affaires; & quand il m'en parle, il me ſieroit mal de lui faire voir que je ſuis jalouſe, puiſque mon bonhomme vivant toujours, il n'y a aucune prétention qui me ſoit permiſe; mais enfin, ſur ce que vous m'avez dit bien des fois, je me flatte de jour en jour qu'il mourra; & dans la penſée que le Marquis n'aura aucune répugnance à m'epouſer, je ne puis ſouffrir qu'il penſe à une autre. Rompez ce malheur, je vous en prie. Il y va de ce que je puis avoir de plus cher, puiſqu'il y va de tout mon repos. Comme il ne me croit que ſon amie, il ne me ſoupçonne pas d'agir contre lui.

Mme. JOBIN.

Il n'a garde de vous ſoupçonner. Quel intérêt croiroit-il que vous y priſſiez! Votre vieux Griſon ne décampe point. Cependant vous pouvez être ſon amante en tout honneur, car je vous reponds du veuvage dans quelques mois.

Mme. NOBLET.

C'eſt pour cela. Nous n'avons qu'un peu de tems à gagner. Je me tiens ſûr qu'il me préfereroit à toute autre; mais il n'y a pas moyen de s'expliquer avant que d'être veuve.

Mme. JOBIN.

Dormez en repos. Je prends l'affaire ſur moi, tôt ou tard je la ferai réuſſir.

Mme. NOBLET.

N'épargne rien, je te prie, ma chere Mme. Jobin? je n'aurai point de fortune qui ne ſoit à toi?

Mme. JOBIN.

Mon Dieu, ce n'eſt point par Intérêt. Quand une femme a eu quelque tems l'incommodité d'un vieux Barbon, il eſt bien juſte de lui aider à la marier ſelon ſon cœur.

Mme. NOBLET.

Adieu, quelqu'un entre; nous en dirons davantage la premiere fois.

SCENE II.

Mme. JOBIN, Mr. GOSSELIN.

Mme. JOBIN.

QUe demandez-vous ; Monſieur ? Mais que vois-je ? Eſt-ce que mes yeux me trompent ? Non. Quoi, mon frere, après dix années d'abſence...

Mr. GOSSELIN.

Ne m'approche pas, tu m'étoufferois peut-être en m'embraſſant, ou tu me ferois entrer quelque Démon dans le corps.

Mme. JOBIN.

Un Démon, moi ?

Mr. GOSSELIN.

Tu en ſçais bien d'autres.

Mme. JOBIN.

Me voilà en bonne réputation auprès de vous ; mais encor, qui vous a donné cette penſée ?

Mr. GOSSELIN.

Qui me l'a donnée ? Tous ceux qui ont été ici ſeulement deux jours, & qui reviennent enſuite au Pays. On n'y parle d'autre choſe que des diableries dont tu te mêles, & on ne veut plus me laiſſer Procureur Fiſcal, parce qu'on dit que je ſuis le frere d'une Sorciere.

Mme. JOBIN.

Nous vuiderons cet article. Laiſſez-moi cependant vous embraſſer.

Mr. GOSSELIN.

Ne m'embraſſe pas, te dis-je ; je ne veux non plus de toi que du diable, à moins que tu ne renonces à toutes tes Sorcelleries. C'eſt de quoi je me ſuis chargé de te prier au nom d'une famille que tu deshonore.

Mme. JOBIN.

Que vous êtes un pauvre homme !

Mr. GOSSELIN.

Tu devines bien, je ſuis un pauvre homme. J'ai des Procès qui me ruinent, & je ſuis venu à Paris en pourſuivre un qui peut-être me mettra à la beſace.

Mme. JOBIN.

Hé bien, mon frere, il faut faire ſoliciter pour vous ; j'ai de bons amis.

Mr. GOSSELIN.

Je n'ai que faire de toi, ni de tes amis.

Mme. JOBIN.

Voilà comme font la plûpart des hommes. Ils donnent dans

dans toutes les sottises qu'on leur débite, & quand une fois ils se sont laissez prévenir, rien n'est plus capable de les détromper. Voyez-vous, mon frere, Paris est le lieu du monde où il y a le plus de gens d'esprit, & où il y a aussi le plus de Dupes. Les Sorcelleries dont on m'accuse, & d'autres choses qui paroîtroient encor plus surnaturelles, ne veulent qu'une imagination vive pour les inventer, & de l'adresse pour s'en bien servir. C'est par elles que l'on a croyance en nous. Cependant la Magie & les Diables n'y ont nulle part. L'effroi où sont ceux à qui on fait voir ces sortes de choses, les aveugle assez pour les empêcher de voir qu'on les trompe. Quand à ce qu'on vous aura dit que je me mêle de deviner, c'est un Art dont mille gens qui se livrent tous les jours entre nos mains, nous facilitent les connoissances. D'ailleurs, le hasard fait la plus grande partie du succès dans ce métier. Il ne faut que de la présence d'esprit, de la hardiesse, de l'intrigue, savoir le monde, avoir des gens dans les maisons, tenir régistre des incidens arrivés, s'informer des commerces d'amourettes, & dire sur-tout quantité de choses quand on vous vient consulter. Il y en a toujours quelqu'une de véritable, & il n'en faut quelquefois que deux ou trois dites ainsi par hasard, pour vous mettre en vogue Après cela, vous avez beau dire que vous ne savez rien, on ne vous croit pas, & bien ou mal on vous fait parler. Il se peut faire qu'il y en ait d'autres qui se mêlent de plus que je ne vous dis; mais pour moi, tout ce que je fais est fort innocent. Je n'en veux à la vie de personne; au contraire je fais du plaisir à tout le monde, & comme chacun veut être flaté, je ne dis jamais que ce qui doit plaire. Voyez, mon frere, si c'est être sorciere qu'avoir de l'esprit, & si vous me conseilleriez de renoncer à une fortune qui me met en pouvoir de vous être utile.

Mr. GOSSELIN.

Tu as bonne langue, & à t'entendre, il n'y a point de diablerie dans ton fait, mais je crains bien...

Mme. JOBIN.

Ecoutez, mon frere, n'en croyez que vous. Demeurez seulement un jour avec moi, & vos yeux vous éclairciront de la vérité. Vous en allez même avoir le plaisir tout présentement. Cachez-vous.



SCENE III.

Mme. JOBIN, LA PAYSANE.

LA PAYSANE.

BOn jour, Madame. Est-ce vous qui savez tout, & qui s'appelle Mme. Jobin?

Mme. JOBIN.

Oui, ma mie, c'eſt moi.

LA PAYSANE.

Je vous prie, Madame, de me donner vite ce que je vous viens demander. Car il faut que je m'en retourne trouver ma tante qui m'attend chez ſon mari qui ſert chez une des plus grande Marquiſe de la Cour. Je lui ai dit que j'allois voir ma couſine qui nourrit un enfant dans ce quartier, & je ſuis vitement accourue ici.

Mme. JOBIN.

Hé bien, qu'eſt ce que vous voulez?

LA PAYSANE.

Ce que je veux?

Mme. JOBIN.

Oui.

LA PAYSANE.

Oh! me v'la bien chanſeuſe. Parce que ſuis Villageoiſe, vous ne voulez rien faire pour moi.

Mme. JOBIN.

Non, ma mie, je ferai autant pour vous que je ferois pour une Princeſſe.

LA PAYSANE.

Faites-le donc je vous prie.

Mme. JOBIN.

Vous ne m'avez pas dit ce que vous voulez.

LA PAYSANE.

Je voi bien qu'on m'a trompée. Je croyois que c'étoit à Madame Jobin à qui je parlois.

Mme. JOBIN.

Je ſuis Mme. Jobin.

LA PAYSANE.

Vous n'êtes donc point celle qui devine?

Mme. JOBIN.

Je ſuis celle qui devine.

LA PAYSANE.

Si vous l'étiez, vous auriez déja deviné ce que je veux. Car voyez-vous, la Mme. Jobin que je veux dire, al devine tout. J'ai vu quelquefois de bien grands Dames chez le Seigneur de notre Village, & comme je ſuis curieuſe, je venois écouter ce qu'ils diſoient, & ils diſoient que vous deviniez tout.

Mme. JOBIN.

Ils diſoient vrai. Il n'y a rien que je ne devine.

LA PAYSANE.

Que ne devinez-vous donc pour moi? Je ne vous demande pas ça pour rien, & vous êtes aſſurée que je vous payerai; car comme vous ſavez tout, vous ſavez bien que quelqu'un m'a donné de l'argent ſans l'avoir dit à ma mere.

Mme. JOBIN.

Eh! oui, oui, je le ſai bien, & que ce quelqu'un-là vous aime,

LA PAYSANE.

Ah ! vous avez deviné, & puisque vous le savez, vous savez le reste.

Mme. JOBIN.

Oui, je sai le reste, & que vous aimez ce quelqu'un.

LA PAYSANE.

Est-ce qu'il ne faut pas l'aimer, puisqu'il m'aime, il me le dit tous les jours plus de cent fois ? Il se lamante, il fait de grands soupirs, & dit qu'il mourra si je lui donne mon amitié ; & comme il est un fort beau jeune Monsieur, je ne voudrois pas être cause de sa mort.

Mme. JOBIN.

Il y auroit de la cruauté. Mais que faites-vous pour l'empêcher de mourir !

LA PAYSANE.

Eh ! je lui dis que je l'aime.

Mme. JOBIN.

Et ne faites-vous rien davantage ?

LA PAYSANE.

Dame, il n'y a encor que deux jours que je lui ai dit, car je voulois savoir s'il m'aimoit du bon cœur ; mais quand je lui dis ça, il est si aise, si aise.

Mme. JOBIN.

Je le crois. Il vous trouve bien gentille ?

LA PAYSANE.

Oh oui. Il m'appelle sa petite bouchonne, & me dit tant de jolies petites choses.

Mme. JOBIN.

Voilà qui va bien, pourvu .....

LA PAYSANE.

Il m'a promis qu'il m'épousera.

Mme. JOBIN.

Et quant ?

LA PAYSANE.

Vous le savez bien, & c'est pour ça que je viens ici.

Mme. JOBIN.

Ecoutez, ma fille, n'allez pas lui rien accorder que vous ne soyez sa femme.

LA PAYSANE.

J'aurois pourtant bien envie de lui pouvoir accorder ce qu'il me demande.

Mme. JOBIN.

Gardez vous-en bien.

LA PAYSANE.

Pourquoi ? il n'y a pas de mal à ça. Presque toutes les grandes Dames en ont, & toutes les grandes filles de notre Village, & je venois vous prier de m'en faire avoir aussi.

Mme. JOBIN *bas.*

Je suis à bout, & je ne sçai plus par où m'y prendre.

J'aurois plutôt fait donner une pe sonne d'esprit dans le panneau.

LA PAYSANE.

Combien faut il que je voüs donne pour ça ? S'il les faut payer par avance, j'ai apporté une piece d'or.

Mme. JOBIN.

Je sçai fort bien ce que vous souhaitez avoir, & je m'en vais vous le dire, si vous voulez.

LA PAYSANE.

Et je vous en prie.

Mme. JOBIN.

Oui, mais je ne pourrai plus rien faire pour vous ; car quoique je devine tout, il faut que les gens qui me demandent quelque chose, me le disent eux-mêmes, afin de montrer le consentement qu'ils y apportent.

LA PAYSANE.

Je vous dirai . c'est-ça, après que vous me l'erez dit. N'est ce pas tout un ?

Mme. JOBIN.

Il y a bien de la différence.

LA PAYSANE.

Je n'oserois vous le dire. Faites queuque chose pour l'amour de moi. Tenez, vla ma piece d'or, je vous la donne putôt toute entiere.

Mme. JOBIN.

Ne craignez rien. Personne ne nous entend.

LA PAYSANE.

Je suis trop honteuse. Rendez-moi ma piece, j'aime mieux n'en point avoir.

Mme. JOBIN.

De quoi dites-vous que vous aimez mieux ne point avoir ?

LA PAYSANE.

Je dis que j'aime mieux ne point avoir de tetons, que d'en demander.

Mme. JOBIN.

Voilà ce que c'est. Ce sont des tétons que vous demandez ; & dès que je vous ai vûe, je mourrois d'envie de vous en promettre ; mais pour vous en faire venir, il falloit vous entendre prononcer le mot. Ce n'est pas pourtant un mot si terrible à dire.

LA PAYSANE.

Je le dis bien quand je suis toute seule aveuc Bastiane. Ils commencent déja à lui pousser.

Mme. JOBIN.

Allez, ma fille, avant qu'il soit trois ou quatre mois, assurez-vous que vous aurez des tétons.

LA PAYSANE.

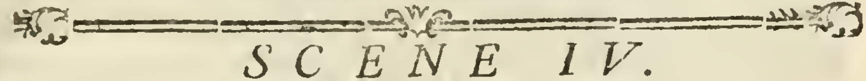
Quoi, j'en erai ? Que me vla aise ! Je n'ai donc pû gueres de tems à n'être point mariée ; car le Fils du Seigneur de notre Village m'a dit qu'il m'épouseroit dès que j'en erois.

Me. JOBIN.

Revenez dans cinq ou ſix jours, je vous donnerai des biſcuits que je ferai faire; car il faut du tems & de l'argent pour cela, & dès que vous en aurez mangé, vos tétons commenceront à groſſir.

LA PAYSANE.

On diſoit bien que vous êtiez une bien habile Madame. Adieu, je vous remercie, je ne donnerai de mes biſcuits à perſonne. Si mes Compagnes ont de ce qu'ils me feront venir, ce ne ſera toujours qu'après moi.



SCENE IV.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER.

Mme. JOBIN.

AH! Monſieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je regardois une fort agréable Payſane qui ſort.

Me. JOBIN.

Vous voyez, j'ai commerce avec toute ſorte de monde. Mais qu'avez-vous donc fait depuis ſi long-tems?

LE CHEVALIER.

J'ai été jaloux comme le diable, & auſſi malheureux que vous l'aviez prédit.

Me. JOBIN.

Le métier d'amant eſt un peu rude.

LE CHEVALIER.

La jeune veuve dont je vous ai dit que j'étois ſi amoureux, après m'avoir donné force aſſurances de ſa tendreſſe, s'eſt aviſée de recevoir des viſites qui m'ont chagriné. J'en ai ſoupiré, je m'en ſuis plaint, ces marques d'amour ont paſſé chez elle pour tyrannie. Elle en a vû mes Rivaux encor plus ſouvent; & enfin par le conſeil d'une de ſes parentes qui eſt dans mes intérêts, j'ai voulu voir ſi en m'éloignant je ne lui ferois point changer de conduite. Je lui ai marqué que je partois pour me mettre dans l'impoſſibilité de l'accabler de mes plaintes; la fierté l'a empêchée de me retenir. Je ſuis parti en effet, & après avoir paſſé deux jours à vingt lieues d'ici, où pluſieurs perſonnes qui lui écrivent m'ont vû, je ſuis revenu en ſecret, & je demeure caché à Paris depuis ſix jours, afin qu'elle me croye toujours à la campagne. La choſe a réuſſi comme nous l'avions penſé. Mon abſence lui a fait peine, elle voit mes rivaux & plus rarement & plus froidement, & ſouhaite d'autant plus mon retour, que la parente dont je vous ai parlé l'a piquée à ſon tour de jalouſie. Elle lui a fait croire que pour me conſoler de mes chagrins, je pourrois bien voir quelque aimable perſonne au lieu où elle me croit, & en devenir amoureux. Cette crainte lui a fait prendre la réſolution de vous venir voir aujourd'hui, pour ſçavoir de

vous ce qu'elle doit croire de moi. J'en ai été averti par sa parente, & vous voyez qu'il est en votre pouvoir de me rendre heureux, en lui persuadant qu'on ne peut l'aimer avec plus de passion que je fais.

Me. JOBIN.

Quelle vienne seulement, je réponds du reste !

LE CHEVALIER.

J'ai à vous dire qu'elle ne manque pas d'incrédulité sur le Chapitre des diseurs de bonne avanture, & que vous viendrez difficilement à bout de lui persuader ce que vous lui direz à mon avantage, si vous ne la preparez à vous croire par quelque chose d'extraordinaire.

Me. JOBIN.

Ne tient-il qu'à y mêler un peu de ma diablerie ? Attendez. Ce qui me tombe en pensée l'étonnera, & ne sera pas mal plaisant.

SCENE V.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER, MATURINE, Dme. FRANÇOISE.

Mme. JOBIN.

MAturine, faites-moi descendre Dme. Françoise.

MATURINE.

La voilà. Nous étions ensemble sur la montée.

Me. JOBIN.

Approchez, Dme. Françoise, j'ai à vous dire deux mots.

Elle lui parle à l'oreille.

Dme. FRANÇOISE.

Bien, Madame, je m'y en vai tout à l'heure.

Me. JOBIN.

Ecoutez encor.

Dme. FRANÇOISE.

Je ne manquerai à rien.

Me. JOBIN.

Faites tout comme la derniere fois, & que du Clos se tienne prête ! Maturine vous fera entrer quand il sera tems.

SCENE VI.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AFin que vous ne preniez pas mon aimable Veuve pour quelque autre, elle m'a donné son portrait. Il faut vous le faire voir. Examinez-le, il n'y a rien de plus ressemblant.

Me. JOBIN.

Vous avez lieu d'en être touché, c'est une fort belle brune.

LE CHEVALIER.

Ecoutez, Mme. Jobin, si vous l'obligez une fois à vous

croire, je crains qu'elle ne vous mette à de trop fortes épreuves ; car sa parente m'a averti qu'elle vient particuliérement vous trouver à la priere d'une Comtesse qu'elle a vûe depuis une heure, & qui l'a fortement assurée qu'elle ne vous demandera rien que vous ne fassiez.

Me. JOBIN.

Est-elle tout-à-fait persuadée que vous ne soyez point à Paris.

LE CHEVALIER.

Ses gens m'ont vû monter à Cheval. Elle a écrit au lieu où je lui ai marqué que j'allois ; on lui a mandé qu'on m'y avoit vû, & hier encor elle reçut une lettre d'un de nos amis communs de ce pais-là, qui feignoit qu'il me venoit de quitter tout accablé de douleur. Je l'avois prié en partant de lui écrire de cette sorte, afin que mon retour lui fut caché. Ainsi elle ne doute point que je ne sois encor à vingt lieues d'elle.

Me. JOBIN.

Puisque cela est, je veux lui faire naître l'envie de vous voir. Voici un miroir que j'avois fait préparer pour un autre affaire, je m'en servirai pour vous. Quand votre Marquise sera ici, & que vous m'aurez entendu faire une maniere d'invocation, vous n'aurez qu'à venir derrière ce miroir baisant son portrait. Elle vous sçaura bon gré de cette marque d'amour.

LE CHEVALIER.

Mais comment me verra-t-elle ; si je suis derriere le miroir ?

Me. JOBIN.

Ne vous mettez en peine de rien. Vous vous retirerez apès quelques baisers donnez au portrait, & si je vous demande quelque autre chose, vous le viendrez faire.

LE CHEVALIER.

Elle a de la défiance & de l'esprit, prenez garde...

Mme. JOBIN.

Fiez-vous à moi, je ne ferai rien mal à propos.

SCENE VII.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER, MATURINE.

MATURINE.

VOilà une belle Dame qui demande si vous êtes seule.

LE CHEVALIER.

Si c'étoit elle !

Mme. JOBIN.

As-tu remarqué si elle est blonde ou brune ?

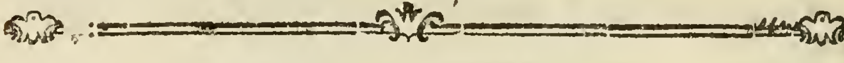
MATURINE.

Elle est brune.

Mme. JOBIN.

Sortez vîte, vous n'aurez qu'à nous écouter. Souvenez-

vous seulement de ce que je vous ai dit du miroir. Toi, fais-là venir & te tiens ensuite auprès de moi. Je te ferai signe quand il faudra faire entrer Dme. Françoise. Voyons si la Dame qu'on me peint si incrédule, conservera toujours sa force d'esprit. C'est elle assurément, elle ressemble au portrait.



SCENE VIII.

Mme. JOBIN, LA MARQUISE, MATURINE.

LA MARQUISE.

ENfin, Madame, vous me voyez chez vous. Vous êtes à la mode, & il faut bien suivre le torrent comme les autres

Mme. JOBIN.

Je sçai si peu de chose, Madame, que vous aurez peut-être regret à la peine que vous vous donnez.

LA MARQUISE.

On m'a dit de grandes merveilles de vous, & j'ai vû encor aujourd'hui une de mes amies qui renonce à ce qui la flateroit le plus, parce que vous l'avez assurée qu'il lui en arriveroit de grandes disgraces.

Mme. JOBIN.

Je ne sçai qui c'est; mais si je lui ai prédit quelque malheur, elle doit le craindre, je ne trompe point.

LA MARQUISE.

Quand vous tromperiez, vous sçauriez toujours beaucoup, puisque vous sçauriez tromper d'habiles gens.

Mme. JOBIN.

Il me faudroit plus d'adresse pour cela que pour leur dire la vérité.

LA MARQUISE.

Voyons si vous pourrez me la dire. Voilà ma main.

Mme. JOBIN.

Toutes les lignes marquent beaucoup de bonheur pour vous.

LA MARQUISE.

Passons, cela est général.

Mme. JOBIN.

Vous êtes veuve, & parmi beaucoup d'amans que vous avez, il y en a un qui vous touche plus que les autres, quoiqu'il soit le plus jaloux.

La devineresse fait signe à Maturine qui sort ensuite.

LA MARQUISE.

C'est quelque chose que cela.

Me. JOBIN.

Il est absent depuis quelque temps, & vous l'avez assez maltraité pour craindre que l'éloignement ne vous le dérobe.

LA MARQUISE.

Cela peut-être.

Mme.

Me. JOBIN.

N'en craignez rien, il n'aime que vous, & vous rendra la plus heureuse femme du monde, si vous l'épousez.

LA MARQUISE.

Ce commencement n'est point mal; mais franchement je suis d'une croyance un peu dure, & si vous voulez me persuader de votre sçavoir, il faut que vous me disiez plus qu'aux autres.

MATURINE *rentrant.*

Voilà une femme qu'on vous amene. Elle dit qu'elle est venue de bien loin pour vous trouver.

Me. JOBIN.

Ne saviez-vous pas que Madame étoit ici? Courez lui dire qu'elle revienne dans une heure, je n'ai pas le temps de lui parler.

MATURINE.

Si vous l'aviez vûe, vous auriez eu pitié d'elle. Elle est si incommodée, que je n'ai pas eu le cœur de la renvoyer. La voilà. Regardez comme elle est bâtie, je n'en ai jamais vûe une de même.

LA MARQUISE.

Elle mérite que vous l'expédiez promptement. Ecoutez-là j'aurai patience.

Me. JOBIN.

Il me fâche de vous faire perdre du temps.

SCENE IX.

Mme. JOBIN, LA MARQUISE, Dme. FRANÇOISE *vêtue en Dame & extraordinairement enflée.* MATURINE.

Dme. FRANÇOISE *à la Marquise.*

MAdame, votre réputation est si grande, que je suis venue vous prier...

LA MARQUISE.

Vous vous méprenez, Madame, ce n'est pas moi qui suis Mme. Jobin.

Dme. FRANÇOISE.

Pardonnez-moi, je suis si troublée du mal que je souffre...

LA MARQUISE *à Mme. Jobin.*

Guerissez-là, vous ferez une belle cure, & après cela il y aura bien des Gens qui croiront en vous.

Me. JOBIN.

J'en viendrois peut-être plus aisément à bout que les Médecins.

Dme. FRANÇOISE.

Je n'en doute point. Je les ai presque tous consultés, & même ceux de la faculté de Montpellier, mais ils ne connoissent rien à mon mal, ils disent qu'il faut que ce soit un sort qu'on m'ait donné.

Mme. JOBIN.

Il y a bien de l'apparence.

Dme. FRANÇOISE.

Faites quelque chofe pour moi. On m'a dit que vous ne fçaviez pas feulement deviner, mais que vous gueriffiez quantité de maux avec des paroles.

Me. JOBIN.

Le votre eft un peu gaillard.

Dme. FRANÇOISE.

Je ne demande pas que vous me defenfliez tout-à-fait, je ne veux qu'un peu de foulagement.

LA MARQUISE *à Mme. Jobin.*

Vous ne devez pas refufer Madame. Ce ne fera pas une chofe fi difficile pour vous de la guérir. On en publie de bien plus furprenantes que vous avez faites.

Mme. JOBIN *à la Marquife.*

Dites le vrai. Celle-ci vous paroît au-deffus de mon pouvoir ?

LA MARQUISE.

J'avoue que je vous croirai une habile femme, fi vous faites un pareil miracle.

Mme. JOBIN.

Il faut vous en donner le plaifir. Auffi bien il y a de la charité à ne pas laiffer fouffrir les affligés.

LA MARQUISE.

Quoi, vous guérirez cette enflure en ma préfence ?

Mme. JOBIN.

En votre préfence, & vous l'allez voir. Je prétends qu'avant que Mme. forte d'ici, il ne lui en refte pas la moindre marque.

LA MARQUISE.

C'eft dire beaucoup.

Dme. FRANÇOISE *à Mme. Jobin.*

Eh! Madame, ne me promettez point ce que vous ne fçauriez tenir. Il y a plus de trois ans que le mal me tient, & je ferois bienheureufe fi vous m'en pouviez guérir en trois mois. Les Médecins & les Empiriques y ont employé tous leurs Rémedes.

Mme. JOBIN.

Je vais vous faire voir que j'en fçai plus qu'eux. Mais il faut que vous trouviez quelqu'un affez charitable pour recevoir votre enflure ; car comme elle vient d'un fort qui doit avoir toujours fon effet, je ne puis la faire fortir de votre corps qu'elle ne paffe dans celui d'un autre, Homme ou Femme, comme vous voudrez, cela n'importe.

LA MARQUISE *à Mme. Jobin.*

Vous vous tirez d'affaire par-là. Perfonne ne voudra recevoir l'enflure, vous en voilà quitte.

Dme. FRANÇOISE.

C'eft bien affez que vous ne me fçachiez guérir, il ne falloit pas vous moquer encor de moi.

Mme. JOBIN.

Je ne me moque point de vous. Trouvez quelqu'un & je vous defenfle.

Dme. FRANÇOISE.

Où le trouver ? Il ne tiendroit pas à de l'argent. Si votre Servante veut prendre mon mal...

MATURINE.

Moi, Madame ? Je ne le ferois pas quand vous me donneriez tout votre bien. Qu'eſt-ce qu'on croiroit, ſi on me voyoit un ventre comme le votre ! On ne diroit pas que ce ſeroit votre enflure.

LA MARQUISE.

Vous avez une fille d'or elle craint les médiſans.

Me. JOBIN.

Il n'y a ici que des gens d'honneur.

LA MARQUISE *à Dme. Françoiſe.*

Je voudrois voir cette expérience. Ne connoiſſez-vous perſonne qui pût ſe laiſſer gagner ? On fait tant de choſes pour de l'argent.

Dme. FRANÇOISE.

Je chercherai. Mais il faut du temps pour cela. Attendez. J'ai là-bas le Valet de mon Fermier. Peut-être voudra-t il bien faire quelque choſe pour moi.

LA MARQUISE.

Vîte, qu'on appelle le Valet du Fermier de Madame.

MATURINE.

J'y cours.

Mme. JOBIN.

Si ce Valet veut, je ne demande qu'un demi quart d'heure, & Madame ſe trouvera deſenflée.

LA MARQUISE.

Je le croirai, quand je l'aurai vû.

SCENE X.

Mme. JOBIN, LA MARQUISE, Dme. FRANÇOISE DU CLOS *vêtu en Payſan ſous le nom de Guillaume* MATURINE.

Dme. FRANÇOISE.

Ecoute, mon pauvre Guillaume.

DU CLOS.

Oh ! la Servante m'a dit ce que c'eſt, mais je vous remercie de bien bon cœur. J'aurois trop peur de crêver, ſi j'étois enflé comme vous, ou de ne déſenfler jamais.

Dme. FRANÇOISE.

Mais écoute-moi.

DU CLOS.

Tout franc, Madame, on ne fait point venir les gens de Paris pour les faire enfler.

Dme. FRANÇOISE.

Outre dix piſtoles que je te donnerai dès aujourd'hui, je te promets de te nourrir toute ta vie ſans rien faire.

DU CLOS.

Dix piſtoles, & je ne ferai rien? C'eſt quelque choſe.

LA MARQUISE.

Tiens, en voilà encor ſix que je te donne, afin que tu ayes meilleur courage.

DU CLOS.

Vous me faites prendre, mais pourtant je voudrois bien n'être point enflé.

Mme. JOBIN *à du Clos.*

J'ai à te dire que quand j'aurai fait paſſer l'enflure, ce ne ſera pas comme à Madame, tu ne ſouffriras pas ſon mal; & puis tu n'auras qu'à m'amener quelque miſérable qui prendra ta place. C'eſt pour faire la fortune d'un gueux fainéeant.

DU CLOS.

Puiſque cela eſt, vous n'avez qu'à faire, me voilà prêt; mais ne m'enflez guere, je vous en prie.

Me. JOBIN.

On ne s'en appercevra preſque pas. Viens. Mets-toi là (*Elle les fait aſſeoir l'un & l'autre.*)

Dme. FRANÇOISE.

Je tremble.

LA MARQUISE *bas.*

Cela va loin, & je ne ſçai preſque plus où j'en ſuis.

Mme. JOBIN.

(*Elle les touche tous deux & prononce quelques paroles barbares.*) Qu'on ne diſe rien.

Dme. FRANÇOISE.

Ah, ah!

DU CLOS.

Ah, ah!

Dme. FRANÇOISE.

Eh! Madame, eh, eh!

DU CLOS.

Ah, ah, ah! quel tintamare je ſens dans mon corps! je crois que l'enflure va venir.

Dme. FRANÇOISE.

Ah, ah, ah! Je ſens que l'enflure s'en va, eh, eh, eh! je deſenfle, ah, ah, ah!

DU CLOS.

Ah oui l'enflure; he oui l'enflure vient, j'enfle.

Dme. FRANÇOISE.

Je deſenfle, ah, je deſenfle. Hé, hé, hé!

DU CLOS.

J'enfle, j'enfle, hola, hola. Ah, j'enfle, j'enfle, j'enfle ah, ah, ah, c'eſt aſſez; que l'enflure arrête; en voilà moitié d'avantage que Madame n'en avoit. On m'a trompé, & je ſuis plus gros qu'un tonneau.

Dme. FRANÇOISE *se levant.*

Ah! Madame, que me voilà soulagée!

Mme. JOBIN *à la Marquise.*

Hé bien, Mesdames, qu'en dites-vous?

LA MARQUISE.

Il y a plus à penser qu'à dire.

Dme. FRANÇOISE.

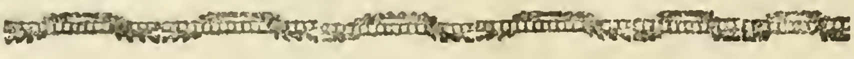
Suis-je moi-même, & ce changement est-il bien croyable? Je ne souffre plus. Je suis guérie. Quelle joye Ce n'est pas assez que trente Louis qui sont dans ma bourse. Prenez encor cette Bague en attendant un autre présent. Adieu, Madame, j'ai impatience de m'aller montrer, je crois que personne ne me connoîtra. Suis-moi Guillaume.

DU CLOS.

Je ne suis pas si pressé moi. Vous êtes plus légere, & je suis plus lourd. On va se moquer de moi. La belle opération! Hi, hi, hi, hi.

MATURINE.

Te voilà bien empêché, trouve quelque gueux, il y en a mille qui seront ravis d'avoir ton enflure.



SCENE XI.

LA MARQUISE, Mme. JOBIN, MATURINE.

LA MARQUISE.

Qu'ai-je vû? Est-ce que mes yeux m'ont trompée?

Mme. JOBIN.

Vous avez vû, Madame, un petit essai de ce que peut une femme qui ne sçait rien.

LA MARQUISE.

J'en suis immobile d'étonnement, & quand ce seroit un tour d'adresse, à quoi il n'y a pas d'apparence, je vous admirerois autant de l'avoir fait que si tout l'Enfer s'en étoit mêlé. Mais puisque vous pouvez tant, ne vous amusez point à des paroles pour moi. Je voudrois voir quelque chose de plus fort sur ce qui regarde mon amant.

Mme. JOBIN.

Vous êtes en peine de ce qu'il fait où il est?

LA MARQUISE.

Je vous l'avoue.

Mme. JOBIN.

Le voulez-vous sçavoir par vous-même? Deux mots prononcez le feront paroitre ici devant vous.

LA MARQUISE.

Je ne serois point fâchée de le voir, mais...

Mme. JOBIN.

Vous balancez? n'ayez point de peur. La vûe d'un amant n'est jamais terrible.

LA MARQUISE.

Et ne verrai-je que lui?

Me. JOBIN.

Selon qu'il eſt ſeul préſentement, ou en compagnie.

LA MARQUISE.

Voyons. Il me ſeroit honteux de trembler. Il ſe divertit peut-être agréablement ſans penſer à moi.

Mme. JOBIN.

Eſprit qui m'obéis, je te commande de faire paroître la perſonne qu'on ſouhaite voir. *à Maturine.* Tirez ce rideau. Il ne ſçauroit tarder un moment.

(*On voit paroître le Chevalier dans un miroir.*)

LA MARQUISE.

C'eſt le Chevalier. Le voilà lui-même. Que fait-il ?

Mme. JOBIN.

Il a les yeux attachés ſur un Portrait.

LA MARQUISE.

C'eſt le mien, je le reconnois au Ruban.

Mme. JOBIN.

Vous devez être contente, il le baiſe avec aſſez de tendreſſe.

LA MARQUISE.

Que je ſuis ſurpriſe ! Mais il eſt déja diſparu. La joye de le voir m'a peu duré.

Me. JOBIN.

Vous n'avez point d'amant ſi fidele, ni qui vous aime avec tant d'ardeur.

LA MARQUISE.

Je n'en doute point après ce que vous m'avez fait voir. Mais n'y a-t-il point moyen de le rappeller auprès de moi !

Mme. JOBIN.

Rien n'eſt ſi aiſé. Ecrivez-lui qu'il parte ſur l'heure, il prendra la poſte, & vous le verrez dès ce ſoir même.

LA MARQUISE.

Dès ce ſoir même ! Et il nous faut le reſte du jour pour lui envoyer ma lettre.

Mme. JOBIN.

Laiſſez-moi ce ſoin, j'ai des Meſſagers à qui je fais faire cent lieues en un moment. Vous aurez réponſe avant que vous ſortiez d'ici.

LA MARQUISE.

J'aurai réponſe ? Voyons juſqu'au bout. Voilà des choſes dont je n'ai jamais entendu parler.

Mme. JOBIN.

Avancez la table. Il y a une écritoire deſſus. Il faut s'il vous plaît, que vous écriviez ce que je vais vous dicter. *Il m'ennuye de votre abſence. Mandez moi par ce porteur ſi vous vous réſoudrez à la finir, & ſi je puis vous attendre ce ſoir chez moi* Cela ſuffit, c'eſt à moi à cacheter ce billet. Il y faut un peu de cérémonie que vous ne pourriez voir ſans frayeur. Je reviens dans un moment. *La Devineresse ſort.*

LA MARQUISE.

J'ai fait l'esprit fort, mais je commence à n'être pas trop assuré.

MATURINE.

Il n'y a rien à craindre. C'est une maniere de chat-huant qu'elle a là-dedans, à qui elle va parler. Il est laid, mais il ne fait jamais de mal à personne.

LA MARQUISE.

J'avoue que tout ce qu'elle fait me confond.

MATURINE.

Elle est bien habile, & si je vous avois dit...

Mme. JOBIN, *rentrant.*

A l'heure qu'il est, il faut que votre billet soit rendu.

LA MARQUISE.

Quoi, si promptement !

Me. JOBIN.

Vous allez le voir. Par tout le pouvoir que j'ai sur toi, je t'ordonne de faire paroître de nouveau celui que nous avons déja vû. (*Le Chevalier paroît une seconde fois dans le Miroir.*)

LA MARQUISE.

Il revient. Il a mon billet. Quels transports de joie !

Me. JOBIN.

Ces marques d'amour vous fâchent-elles ?

LA MARQUISE.

Il prend la plume.

Me. JOBIN.

C'est pour vous écrire. Dès le moment que mon Porteur aura sa réponse, il quitera le corps qu'il a pris, & viendra vous la mettre entre les mains.

LA MARQUISE.

A moi ! Qu'il ne m'approche pas, je vous prie.

Mme. JOBIN.

Rassurez-vous. Elle tombera à vos pieds sans que vous voyez personne.

LA MARQUISE.

On lui apporte de la lumiere, il la cachette, il s'en va. Tout le corps commence à me frissonner.

Mme. JOBIN.

Il me semble que les choses se passent assez doucement. Vous n'avez rien vû que d'agréable, & je vous ai épargné tout ce qui auroit pu vous faire peur.

LA MARQUISE.

Il est vrai, mais quoique je ne sois pas naturellement timide, j'ai vu tant de choses, que je ne croyois point faisables, que je ne m'assure presque pas d'être moi-même.

Me. JOBIN.

Au moins faites-moi la grace de ne rien dire. Il y a de certains esprits mal tournez... Mais mon Porteur a fait diligence. Voici la réponse. Prenez.

(*On voit tomber une Lettre du haut du plancher.*)

LA MARQUISE.

Comment! Toucher à ce qui a été apporté par un eſprit ?

Me. JOBIN.

Liſez. Le charme a eu ſon effet, & vous ne devez pas craindre qu'il aille plus loin.

LA MARQUISE, *Elle lit.*

C'eſt ſon écriture. Qui l'eût jamais crû ! *Je pars ſur l'heure, Madame, & doute fort que votre Porteur vous voyez avant moi. Un Amant attendu de ce qu'il adore, devance toujours le plus prompt Courrier.* Adieu, Madame, je ſuis ſi interdite de ce qui m'arrive, qu'il m'eſt impoſſible de raiſonner. Je vous verrai. Si je ne vous marque pas ma reconnoiſſance dès aujourd'hui, vous ne perdrez rien au retardement.

Me. JOBIN.

Vous en uſerez comme il vous plaira. Je vous demande ſeulement le ſecret. *A Maturine.* Conduis la des yeux, & ne nous laiſſe pas ſurprendre. Elle s'en retourne fort étonnée. Jamais Magie n'a mieux opéré.

MATURINE.

Parlez en toute aſſurance, elle eſt partie, & je crois que ſi on s'en rapporte à elle, il n'y aura jamais eu une plus grande Sorciere que vous.

SCENE XII.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER, MATURINE.

Me. JOBIN.

HE bien ! Qu'eſt-ce, M. le Chevalier ! Vous ai-je ſervi ?

LE CHEVALIER.

Je te dois la vie, & je ne ſaurois trop payer ce que tu as fait pour moi. Voilà dix louis que je te donne, en attendant ce que je ne te veux pas dire aujourd'hui.

Me. JOBIN.

Botez-vous ce ſoir pour aller chez elle. J'ai joué mon rôle, le reſte dépend de vous. Je ne vous recommande point le ſecret.

LE CHVALIER.

J'y ſuis plus intéreſſé que toi, n'appréhende rien. Adieu, je me reglerai ſur le billet envoyé, & me tirerai d'affaires comme je dois.

Me. JOBIN.

A la fin me voilà ſeule : il faut profiter de ce moment.



SCENE XIII.

Mme. JOBIN, Mr. GOSSELIN, MATURINE.

Mme. JOBIN.

VEnez, mon frere. Que dites-vous de mon commerce? Vous en devez être instruit.

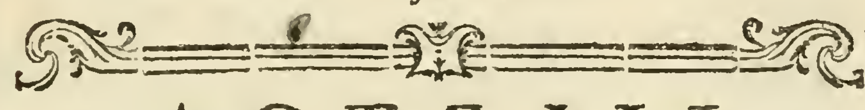
Mr. GOSSELIN.

J'avoue qu'il y a ici de grandes Dupes, si un peu d'adresse les fait éblouir.

Me. JOBIN.

Vous n'avez encore rien vu. Venez avec moi, & quand je vous aurai montré certaines Machines que je fais agir dans l'occasion, vous me direz si dans la suite de votre Procès vous ne voudrez vous servir, ni de mon argent, ni de mes amis.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, MATURINE.

LE MARQUIS.

PEut-on voir Me. Jobin?

MATURINE.

Est-ce que vous avez quelque chose de si pressé à lui dire? Dame, elle a bien de gens à qui parler.

LE MARQUIS.

J'aurai patience. Il me suffit de savoir qu'elle soit chez elle.

MATURINE.

Ils sont cinq ou six là-haut qui attendent à la porte, & qu'elle fait entrer l'un après l'autre dans son cabinet. Elle leur montre-là du plus fin.

LE MARQUIS.

On dit qu-elle en fait beaucoup.

MATURINE.

Oh! il n'y a point de femme plus habile qu'elle,

LE MARQUIS.

J'ai oui assurer qu'elle ne se trompe jamais,

MATURINE.

Elle n'a garde.

LE MARQUIS.

Comment?

MATURINE.

Je ne dis rien. Vous n'avez qu'à lui demander ce que vous voudrez.

LE MARQUIS.

Elle fait donc tout?

MATURINE.

Vraiment.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire, qu'elle a toujours quelque diable en poche?

MATURINE.

Elle ne me montre pas tout ce qu'elle a. Je vois seulement un gros vilain Oiseau dans sa chambre, qui ne manque point à voler sur son épaule dès qu'elle l'appelle. Il lui fourre son bec dans l'oreille pour lui jargonner je ne sais quoi. Il a un bien laid langage que je n'entends point; mais il faut bien qu'elle l'entende elle, car après qu'ils ont été ainsi quelque tems, elle n'a plus qu'à ouvrir la bouche pour prédire le passé, le présent, & l'avenir.

LE MARQUIS.

Et n'as tu vu que cela?

MATURINE.

Oh! bien autre chose. Mais elle ne sait pas que je l'ai vu.

LE MARQUIS.

Et c'est?

MATURINE.

Vous l'iriez dire, & puis on me chasseroit.

LE MARQUIS.

Je l'irois dire?

MATURINE.

Voyez-vous, je ne gagnerois jamais autant autre part. Il y a bien de profit avec elle. J'oblige d'honnêtes gens qui sont pressés de la consulter. Je les fait monter avant les autres, & vous savez bien, Monsieur...

LE MARQUIS.

Ne crains rien de moi. Voilà deux pistoles pour assurance que je ne parlerai point.

MATURINE.

Vous êtes brave homme, je le vois bien, & il n'y a point de hasard à vous dire tout. Quand elle veut faire ses grandes magies, elle s'enferme dans un grenier où elle ne laisse jamais entrer personne. Je m'en fus il y a trois jours regarder ce qu'elle faisoit par le trou de la serrure. Elle étoit assise, & il y avoit un grand chat tout noir, plus long deux fois que les autres chats, qui se promenoit comme un Monsieur sur ses pates de derriere. Il se mit à l'embrasser avec ses deux pates de devant, & ils furent ensemble plus d'un gros quart d'heure à marmoter.

LE MARQUIS.

Voilà un terrible chat.

MATURINE.

Je ne fais s'il vit que je regardois par la serrure, mais il vint tout d'un coup se jetter contre la porte, & je la croyois enfoncée, tant il fit du bruit. Ce fut bien à moi à me sauver.

LE MARQUIS.

Comment est-ce qu'on t'appelle ?

MATURINE.

Maturine, Monsieur, à votre service.

LE MARQUIS.

Ecoute, Maturine. Je suis curieux, & je sais plusieurs secrets qui approchent fort de ce que fait Mme. Jobin. Elle t'emploie & quelque autre encore dans les magies! Vingt pistoles ne tiennent à rien. Je te les vais donner tout présentement, si tu veux m'apprendre de quelle maniere...

MATURINE.

Je pense, Monsieur, que vous vous moquez. Vous êtes secret, & je ne m'aviserois pas de vous rien cacher, si elle m'avoit employée à quelque chose. Mais c'est avec des paroles qu'elle fait tout, & si vous voulez savoir comment, il faut que vous trouviez moyen de faire amitié avec son chat; car il n'y a que lui qui le puisse dire.

LE MARQUIS.

Tu crains...

MATURINE.

Tenez. Voilà une Dame qui sort de son cabinet, demandez-lui si elle en est satisfaite. Je vais cependant lui faire savoir qu'on l'attend ici, afin qu'elle dépêche ceux qui sont là-haut.

SCENE II.

Me. NOBLET, LE MARQUIS.

Me. NOBLET.

AH! M. le Marquis!

LE MARQUIS.

Quoi, c'est vous, Madame ?

Me. NOBLET.

Vous voyez comme l'impatience de vous obliger m'a fait passer par-dessus tous mes scrupules. Quelque aversion que j'aie eue toujours pour les gens qui se mêlent de deviner, vous m'avez priée de voir Me. Jobin, & j'ai voulu y venir sur l'heure.

LE MARQUIS.

Je vous suis fort obligé.

Me. NOBLET.

Qui vous auroit cru ici! Je traversois cette chambre pour reprendre l'autre escalier; sans cela, je ne vous eusse pas rencontré.

LE MARQUIS.

Hé bien, Madame, la Devinereſſe ?

Me. NOBLET.

Je me dédis. Je croyois bien vous aider à la convaincre de ne ſavoir dire que des fauſſetés ; mais après ce que j'ai entendu, il faut ſe rendre. Elle m'a dit des choſes... Je n'en doute point, il y a là-deſſous du ſurnaturel.

LE MARQUIS.

Voilà qui va bien. Tout ce que vous êtes de femmes elle vous fait donner dans le panneau. C'eſt en quoi conſiſte ſon plus grand charme.

Me. NOBLET.

La Comteſſe d'Aſtragon a du merite, & j'aurois beaucoup de joie de vous la voir épouſer. Mais comme vous êtes de mes plus particuliers amis, j'avoue que ce mariage me cauſeroit de la peine, tant je ſuis perſuadée ſur ſes menaces, qu'il ne pourroit que vous rendre malheureux.

LE MARQUIS.

A cela près, je voudrois que Madame la Comteſſe voulût m'épouſer.

Me. NOBLET.

Ecoutez, la fatalité qu'elle trouve attachée à votre perſonne n'eſt peut-être pas pour toujours. Elle peut ne regarder que le tems préſent, & cela étant, ſi vous laiſſiez paſſer un an ou deux ſans vous marier, vous pourriez enſuite épouſer qui vous voudriez, & ne craindre rien.

LE MARQUIS.

Je vous aſſure, Madame, que je ne crains rien du tout. Peut-on faire cas d'une ignorante ?

Me. NOBLET.

Pourquoi vous trouvai-je donc ici ?

LE MARQUIS.

Je n'y viens pas pour rien ſavoir d'elle, j'y viens pour lui faire voir qu'elle ne ſait rien.

Me. NOBLET.

Je le veux croire. Cependant la curioſité m'engage à revoir demain Me. Jobin. Elle m'a donné ſon heure ; & ſi elle me ſatisfait autant qu'aujourd'hui, j'aurai de la peine à m'en détromper. Mais adieu. Voici une Dame qui ne veut pas ſe faire connoître ici, & je ne veux pas non plus qu'elle me connoiſſe.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *avec un autre habit, & ſe démaſquant dès que Me. Noblet eſt ſortie.*

JE vous ai fait attendre long-temps.

LE MARQUIS.

Me. Jobin donne audience là-haut à trois ou quatre personnes, & nous ne lui aurions pas encore parlé quand vous seriez venue aussi-tôt que moi. Mais je vous prie, Madame, que vous a dit votre amie que nous avons rencontrée en venant ici, & qui vous a fait descendre de mon carrosse pour vous entretenir dans le sien?

LA COMTESSE.

Ce que je sais qu'on vous a dit qui vient d'arriver chez la Jobin, touchant l'aventure du Miroir & de la Dame enflée, dont vous vous êtes bien donné de garde de me parler.

LE MARQUIS.

J'enrage de vous entendre conter ce qui ne peut être. Tout ce que vous voyez de gens vous disent merveille de la Jobin, & je ne trouve personne qu'elle n'ait trompé.

LA COMTESSE.

Vous êtes son ennemi, & vous n'apprenez d'elle que ce qu'il vous plaît. Pour moi qui la connois par moi-même, la crois comme si tout ce qu'elle me prédit étoit arrivé.

LE MARQUIS.

Mais, Madame, raisonnons un peu. Ce qu'elle dit qui m'arrivera à moi, ne doit m'arriver que par la malignité de l'Astre qui a présidé à l'instant de ma naissance. Mille & mille autres sont nés dans le même instant, & sous le même Astre. Est-ce que tous ces gens-là doivent ne se marier jamais, où sont-il obligés de tuer un homme?

LA COMTESSE.

Vous le prenez mal. Il y a une fatalité de bonheur ou de malheur attachée à chaque particulier, & cette fatalité ne dépend point du moment de la naissance. Mille gens périssent ensemble dans un vaisseau. Mille autres sont tués dans un combat. Ils sont tous nés sous différentes planétes & en divers tems, & il ne laisse pas de leur arriver la même chose.

LE MARQUIS.

Je vois bien, Madame, que les raisons ne vous manqueront jamais pour défendre votre incomparable Me. Jobin. Ah! si vous m'aimiez...

LA COMTESSE.

Je vous aime, & c'est par-là que je résiste à vous épouser.

LE MARQUIS.

Quel amour!

LA COMTESSE.

La complaisance que j'ai de venir encore ici avec vous, vous en marque assez... Je vais me masquer. Je parlerai Languedocien, & appuyerai le Roman que vous avez inventé. Si Me. Jobin s'y laisse surprendre, je me rends, &

votre amour sera satisfait ; mais je suis fort assurée qu'elle connoîtra que nous la trompons.

LE MARQUIS.

J'en doute, à moins qu'elle ne me reconnoisse pour m'avoir vu tantôt en Laquais.

LA COMTESSE.

Elle n'a presque pas détourné les yeux sur vous ; & puis, cet ajustement & cette Perruque vous donnent un autre visage que vous n'aviez.

SCENE IV.

MATURINE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, Me. JOBIN.

MATURINE, *à la Dévineresse en entrant.*

VOilà un honnête Gentilhomme qui vous attend il y a long-têms.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Gardez-vous bien de vous laisser voir.

Mme. JOBIN.

Je suis fâchée de n'avoir pu descendre plutôt.

LE MARQUIS.

Tant de Gens vous viennent chercher de tous côtés, qu'en quelque tems que ce soit on est trop heureux de vous parler.

Me. JOBIN.

Je voudrois pouvoir satisfaire tout le monde, mais on croit bien plus habile que je ne suis.

LE MARQUIS.

Nous venons à vous, Madame & moi avec une entiere confiance, car on nous a tant dit de merveilles...

Me. JOBIN.

Laissons cela. De quoi s'agit-il ?

LE MARQUIS.

Je suis de bonne Maison, pas tout-à-fait riche. La Personne que vous voyez est la plus considérable héritiere de Languedoc, je l'ai enlevée. Nous nous sommes mariés. Son Pere me veut faire mon procès. Il cherche sa Fille. Elle se cache. On s'emploie pour l'obliger à nous pardonner. On n'en peut venir à bout. Il est question de le fléchir. Vous faites des choses bien plus difficiles. Tirez-nous d'affaires. Il y a deux cents pistoles pour vous.

LA COMTESSE.

La fauto n'es pas tant grando. L'amour farié quado jour de pareillos causos, & vous noü serex pas fachado de nous abé rendut l'ou repaux

Me. JOBIN.

Ce que vous voulez n'est pas entiérement impossible.

LE MARQUIS.

Je sais que le moindre de vos secrets suffira pour nous.

Voilà trente louis dans une bourse. Prenez-les d'avance, & nous secourez.

LA COMTESSE.

Yeu vous dounarai de moun coustat. Fasex mé ben remetré anbé moun Peire.

Me. JOBIN.

Il est en Languedoc ?

LE MARQUIS.

Il fait ses poursuites au Parlement de Toulouse.

Me. JOBIN.

Nous les gagnerons. Il faudra peut-être un peu de tems pour cela.

LA COMTESSE.

N'importe.

Me. JOBIN.

Je vais vous dire ce que vous ferez. Ecrivez-lui.

LA COMTESSE.

El deschiro mas letros sans voulé legi.

Mme. JOBIN.

Quand j'aurai fait quelque cérémonie sur le papier, écrivez. Pourvu qu'il touche la lettre, vous verrez la suite.

LA COMTESSE.

Yeu farai ben quel la touquara.

Mme. JOBIN.

C'est assez.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Que j'ai de joie ! Nous voilà hors d'émbarras. Madame dira quelques paroles sur le Papier, & avec le tems le papier touché fera son effet.

LA COMTESSE.

Dounai mé promptemen d'aquel Papié.

Me. JOBIN.

Je vous en apporte dans un moment.

LE MARQUIS, *à la Dévineresse.*

Deux mots, je vous prie, avant que vous nous quittiez. Nous nous sommes mariez par amour. On veut que ces sortes de mariages ne soient pas heureux. Que pouvons-nous attendre du nôtre ?

M. JOBIN, *regardant fixement le Marquis.*

Assez de bonheur, au moins cela me paroît ; car je m'arrête plus aux traits du visage qu'aux lignes des mains. Je vous en parlerois plus assurément, si Madame vouloit se montrer.

LA COMTESSE.

Dispensax mé, yeu vous pregué ; yeu ai milo rasous que mé deffendon de mé laissa veiré.

LE MARQUIS.

En faisant le Charme pour le Papier, n'en pourrez-vous pas faire quelqu'un qui vous découvre ce que je voudrois savoir ?

Mme. JOBIN.

Vous ferez content., laiffez-moi faire.

SCENE V.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

ME tiendrez-vous parole, Madame ? La Devinereffe

LA COMTESSE.

Nous verrons ce qu'elle dira à fon retour.

LE MARQUIS.

Elle nous dira qu'il n'y a point de bonheur qui ne nous attende, & vous apportera du papier charmé. Du papier chaimé ! Y a-t-il rien de plus ridicule ?

LA COMTESSE.

Je crois qu'il auroit l'effet que nous lui avons demandé, fi ce que vous lui avez dit étoit véritable. Mais ne nous réjouiffons point avant le temps. Quand elle aura confulté l'Efprit familier qu'elle a, je jurerois bien que la tromperie lui fera connue.

LE MARQUIS.

La Jobin a un Efprit familier !

LA COMTESSE.

Elle en a un, & elle ne peut avoir appris que par lui cent chofes fecretes qu'elles m'a dites.

LE MARQUIS.

Et fi elle vous apporte du papier charmé, fans que fon Efprit familier l'ait avertie de la pièce que nous lui faifons?

LA COMTESSE.

Je vous promets alors de me démafquer, de lui faire confufion de fon ignorance, & de vous époufer fans aucun fcrupule.

LE MARQUIS.

Me voilà le plus content de tous les hommes. Mme. Jobin eft auffi peu forciere que moi, & fon Efprit familier n'eft autre chofe que la foibleffe de ceux qui l'écoutent. Vous l'allez voir. Il me femble que je l'entens.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, Mme. JOBIN.

LE MARQUIS.

HÉ bien, le papier ?

Mme. JOBIN.

Qu'en feriez-vous ? Madame n'a point de pere. Vous ne l'avez ni enlevée ni époufée, & ce qui eft davantage, vous ne l'épouferez jamais.

LA

LA COMTESSE.

Yeu vous ai ben dit, Monsieur, qua quo ero la plus habillo femmo que ya questo al mundo.

LE MARQUIS.

J'avoue que je n'ai point enlevé Madame, mais je ne l'épouserai jamais.

Mme. JOBIN.

Non assurément.

LE MARQUIS.

Et la raison ?

Mme. JOBIN.

Je ne me suis pas mise en peine de la demander, mais il est aisé de vous la faire sçavoir. Voulez-vous que je fasse paroître l'Esprit qui me parle ? Vous l'entendrez.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Pareissé l'Esprit.

Mme. JOBIN.

Afin que vous en souffriez la vûe plus aisément, vous ne verrez qu'une Tête qu'il animera ; mais ne témoignez pas de peur, car il hait à voir trembler, & je n'en serois pas la maîtresse.

LA COMTESSE.

Noun pas témougna de peau !

LE MARQUIS *à la Comtesse*,

Pourquoi en avoir ? Je serai auprès de vous.

Me. JOBIN.

C'est faire le brave à contre-temps, vous pourriez bien avoir peur vous même, & je ne sçai si vous vous tireriez bien d'avec l'Esprit.

LA COMTESSE.

Anen, anen, Mousson, yeu nai qué faire ni d'esprit ni de testo, per estré assegurado, car saven tout aissei.

LE MARQUIS.

Je remets Madame chez elle, & vous viens retrouver incontinent. Préparez votre plus noire Magie, vous verrez si je suis homme à m'épouvanter.

Me. JOBIN *seule*.

Il y va de mon honneur de bien soutenir mon rôle. Voici un homme piqué au jeu. Il ne me laissera point de répos si je ne le persuade lui-même que je suis Sorciere. Ils sont partis, Mlle. du Buisson, vous pouvez entrer.

SCENE VII.

Mlle. DUBUISSON, Mme. JOBIN.

Mlle. DU BUISSON.

Dites le vrai, Me. Jobin, je suis accourue bien à propos.

Mme. JOBIN.

J'avoue que si vous fussiez venue un moment plus tard, j'eusse donné jusqu'au bout dans l'enlevement. Comment deviner qu'ils me faisoient piece ? Je n'avois pas assez examiné le Marquis dans son habit de Laquais pour le reconnoître en Cavalier. Vous m'aviez dit que vous accompagneriez la Comtesse quand elle viendroit masquée. Je ne voyois personne avec elle, elle parloit Languedocien. C'étoient des choses pour ma prétendue magie.

Mlle. DU BUISSON.

Il faut que ce fâcheux de Marquis l'ait persecutée pour venir pendant que j'étois dehors. J'ai sçû en rentrant qu'elle avoit changé d'habit, & qu'elle étoit sortie avec lui dans son carosse sans aucune suite. Cela m'a donné du soupçon ; je n'ai point douté que ce ne fut pour venir masquée chez vous. Jugez si j'ai perdu tems.

Mme. JOBIN.

Il n'en est que mieux que la chose ait ainsi tourné

Mlle. DU BUISSON.

Je tiens le mariage rompu. Ma maîtresse n'en veut déja plus recevoir de visites.

Me. JOBIN.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'une Dame me paye pour empêcher le mariage du Marquis, & que le Marquis employe bonnement cette même Dame pour me venir éprouver.

Mlle. DU BUISSON.

Il est tombé en bonne main. Je crois voir quelqu'un. Adieu, je m'échape. Vous aurez toujours de mes nouvelles dans le besoin.

SCENE VIII

Mme. JOBIN, DU CLOS.

DU CLOS.

Je vous ai trouvé une admirable pratique. J'en ris encore, aussi bien que de la Scene de l'enflure, où comme vous sçavez je n'ai pas mal joué mon rôle.

Mme. JOBIN.

Et cette pratique l'amenez-vous ?

DU CLOS.

Non, ce ne sera que demain. C'est la plus crédule de toutes les femmes, & vous n'aurez pas de peine à la duper. Elle a un amant en tout bien & en tout honneur, comme beaucoup d'autres ; mais elle ne laisse pas de lui donner pension. Cela accommode le Cavalier, qui a cependant une petite amourette ailleurs. La Dame s'est apperçue de quelques visites, le chagrin l'a prise, & c'est là-dessus que je lui ai persuadé de vous venir voir. Comme

je me suis fait de vos amis, elle m'a prié de l'amener ; & si vous lui dites, mais d'une maniere où il entre un peu de diablerie, que son amant ne la trompe point, elle vous croira, & laissera le Cavalier en répos. Il m'a promis un présent si j'en viens à bout, & c'est travailler de plus d'un côté.

Mme. JOBIN.

Nous y penserons. Il suffit que nous ayons temps jusqu'à demain. Ce qui presse, c'est l'amant de notre Comtesse d'Astragon. Il vient de partir d'ici avec elle fort surpris d'un tour de magie qu'il n'attendoit pas. Il va revenir, & il nous embarrassera toujours, si nous nous ne trouvons à l'éblouir par quelque chose de surprenant.

DU CLOS.

Rien n'est plus aisé. Faisons ce qui épouvanta si fort dernierement ce cadet Breton qui faisoit tant le hardi.

Mme. JOBIN.

Je crois que notre Marquis n'en sera pas moins effrayé. Allez préparer tout ce qu'il faut pour cela.

SCENE IX.

MATURINE, Mme. JOBIN, Mme. DESROCHES.

MATURINE.

Madame. Voilà ce Monsieur qui vous avoit dit qu'il reviendroit.

Mme. DESROCHES.

Je vous quitte ; mais vous souviendrez-vous assez du son de ma voix ? Si vous voulez que je revienne chanter...

Mme. JOBIN.

Non, Madame, je vous ai entendue assez. *A Maturine.* Dis là-dedans qu'on se tienne prêt.

SCENE X.

Mme. JOBIN, LE MARQUIS.

Mme. JOBIN.

Hé bien, Monsieur, votre Languedocienne !

LE MARQUIS.

Elle a eu peur. Cela est pardonnable à une femme. Vous m'avez surpris, je vous l'avoue. Je ne croyois pas que vous pussiez deviner que nous vous trompions, & je trouve cela plus étonnant que si vous nous aviez fait voir votre Démon familier.

Mme. JOBIN.

Il sera toujours fort mal aise qu'on me trompe. Je pratique certains esprits éclairés...

LE MARQUIS.

Laissons vos esprits, cela est bon à dire à des dupes. J'ai

couru le monde, & je sçai peut-être quelques Secrets que vous seriez bien aise d'apprendre. Il est vrai que tout ce que je vous ai dit de la Dame Languedocienne, n'étoit qu'un jeu. Elle est femme d'un Gentil-homme qui est venu ici poursuivre un Procès, & vous avez parlé en habile Devineresse, quand vous avez dit que je ne l'avois ni enlevée ni épousée. Entre nous, par où avez-vous pû le sçavoir?

Me JOBIN.

Par la même voye qui me fera découvrir, quand je le voudrai, si ce que vous me dites présentement est vrai ou faux.

LE MARQUIS.

Vous voulez encore me parler de vos Esprits? Est-ce avec moi qu'il faut tenir ce langage! J'ai cherché inutilement en mille lieux ce qu'on dit que vous faites voir à bien des gens, & il y a long-tems que je suis revenu de tous ces contes. Je vous parle à cœur ouvert, faites en de même. Avouez-moi les choses comme elles sont. Je ne suis pas homme à vous empêcher de gagner avec les Sots. Chacun doit faire ses affaires en ce monde; & depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tous les personnages qu'on y joue ne sont que pour avoir de l'argent.

Me. JOBIN.

Comment de l'argent! Pour qui donc me prenez vous? Il n'y a point d'illusion dans ce que je fais. Je tiens ma parole à tout le monde, & je la voudrois tenir au diable, si je lui avois promis quelque chose.

LE MARQUIS.

Je le crois. Il faut bien tenir parole aux honnêtes gens. Mais encore un coup, Mme. Jobin, avouez-moi que votre plus grande science est de sçavoir bien tromper. Je vous en estimerai encore davantage. Je louerai votre esprit, & si vous me voulez apprendre vos tours d'adresse, je vous les payerai mieux que me font les foibles à qui vous faites peur par-là.

Me. JOBIN

C'est trop m'insulter, gardez de vous en trouver mal. Je n'ai aucun dessein de vous nuire; mais on pourroit prendre ici mon parti, & quoique vous ne voyez personne, on vous entend.

LE MARQUIS.

Vous parlez à un homme assez intrépide. Je me moque de tous vos Diables. Faites les paroître, je les mettrai peut-être bien à la raison.

(La Devineresse paroît en furie, marche avec précipitation, regarde en haut & en bas. marmote quelques paroles, après quoi on entend le tonnerre, & on voit de grands éclairs dans la cheminée.)

Quelle bagatelle! je ferai tonner aussi quand il me plaira. Mais il me semble que j'ai vû tomber quelque chose. Encor? Un bras & une cuisse!

Mme. JOBIN.

Il faut voir le reſte.

LE MARQUIS.

Je le verrai ſans trembler.

(Les autres parties du Corps tombent par la cheminée.)

Mme. JOBIN.

Peut-être. De plus hardis que vous ont eu peur. D'où vient ce ſilence ? Vous êtes tout interdit.

LE MARQUIS.

Je ne m'étois pas attendu à cette horreur. Un Corps par morceaux ! Aſſaſſine-t-on ici les gens ?

Me. JOBIN.

Si vous m'en croyez, Monſieur, vous ſortirez.

LE MARQUIS.

Moi, ſortir !

Me. JOBIN.

Ne le cachez point. Vous voilà ému.

LE MARQUIS.

J'ai un peu d'émotion, je vous le confeſſe ; mais elle ne m'eſt cauſée que par le malheur de ce miſérable.

Mme. JOBIN.

Puiſque ſon malheur vous touche tant, je veux lui rendre la vie.

(Elle fait ſigne de la main. Le tonnerre & les éclairs redoublent, & pendant ce tems les parties du Corps s'approchent, ſe rejoignent, le Corps ſe leve, marche & vient juſqu'au milieu du Théâtre.

Vous reculez. Vous baiſſez les yeux. Vous vous faites une honte de me dire que vous avez peur. Je veux oublier que vous m'avez inſultée, & faire finir la frayeur où je vous vois. (*Elle parle au corps dont les parties ſe ſont jointes.*) Retournez au lieu d'où vous venez, & remettez-vous dans le même état où vous étiez avant le commandement que je vous ai fait de paroître.

(Le Corps s'abîme dans le milieu du Théâtre.)

LE MARQUIS.

Où donc eſt tout ce que j'ai vû ! Il me ſemble qu'un homme a fait quelques pas vers moi, je ſerois bien aiſe de lui parler. Qu'eſt-il devenu !

Me. JOBIN.

La voix vous tremble ? Vous m'aviez bien dit que vous étiez intrépide.

LE MARQUIS.

J'ai vû des choſes aſſez extraordinaires pour en avoir un peu de ſurpriſe ; mais pour de la peur, vous me faites tort ſi vous le croyez.

Mme. JOBIN.

Vous avez pourtant changé de viſage plus d'une fois. Que ſeroit-ce ſi je vous avois fait voir ce que vous avez tant cherché inutilement ?

LE MARQUIS.

Je vous donne cent piſtoles, ſi vous le faites.

Mme. JOBIN.

Vous en mourriez de frayeur.

LE MARQUIS.

Je ne me dédis point de cent piſtoles. Si vous pouvez me montrer le diable, je dirai que vous êtes la plus habile femme du monde.

Mme. JOBIN.

Revenez demain, & faites proviſion de fermeté.

LE MARQUIS.

Quoi, c'eſt tout de bon ?

Mme. JOBIN.

C'eſt tout de bon. Nous verrons ſi vous ſoutiendrez ſa vûe. Viendrez-vous ?

LE MARQUIS.

Si je viendrai ? Oui. Mais répondez-moi que ma vie ſera en ſûreté.

Mme. JOBIN.

Elle y ſera, pourvu que la peur ne vous l'ôte pas.

LE MARQUIS.

Ne puis-je amener perſonne avec moi ?

Mme. JOBIN.

Non, il faudra que vous ſoyez ſeul.

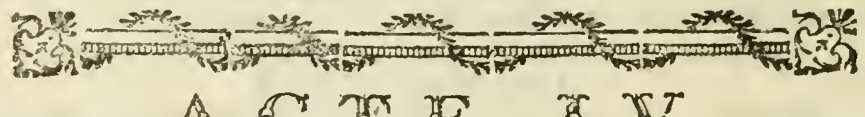
LE MARQUIS.

Adieu, Madame, vous aurez demain de mes nouvelles.

Mme. JOBIN *ſeule.*

Il y penſera plus d'une fois. S'il vient, il n'eſt hardi qu'en paroles, & puiſqu'il a déja tremblé du Corps par morceaux, le Diable que je prétends lui montrer le fera trembler bien autrement.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Comment, Chevalier, vous à Paris ?

LE CHEVALIER.

Un billet de la Marquiſe que je reçûs hier ſur les deux heures par un Exprès qu'elle m'avoit envoyé, m'a fait revenir ſi promptement.

LE MARQUIS.

On veut qu'elle ſoit venue hier conſulter Mme. Jobin

ſur votre chapitre ; qu'elle vous y ait vû dans un miroir baiſant ſon portrait.

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai que je baiſois toujours ſon portrait dans ma ſolitude.

LE MARQUIS.

Qu'elle vous ait écrit dans le même temps pour vous ordonner de revenir ; qu'un Eſprit vous ait porté ſa lettre, & qu'il ait apporté votre reponſe un quart d'heure après.

LE CHEVALIER.

Que m'apprenez-vous ? Il eſt certain qu'à moins qu'être diable, on ne ſçauroit avoir fait plus de diligence que moi.

LE MARQUIS.

Vous croyez donc que c'étoit un diable ?

LE CHEVALIER.

Peut-être me faites-vous un conte pour vous divertir, mais ce qui eſt très-vrai, c'eſt que je baiſois le portrait de la Marquiſe un moment avant que ſa lettre me fut rendue.

LE MARQUIS.

Vous le baiſiez. On vous a écrit, & vous avez fait réponſe ſur l'heure. Je ne ſçai plus que vous dire.

LE CHEVALIER.

Je ne ſuis pas moins ſurpris que vous.

LE MARQUIS.

Mme. Jobin eſt de vos amis. Elle vous dira ce qui en eſt.

LE CHEVALIER.

Je ne ſçai ſi c'eſt une choſe dont je doive chercher à être éclairci. Mon principal intérêt eſt de ſçavoir d'elle ſi je n'ai point à craindre quelque changement de la Marquiſe.

LE MARQUIS.

On m'a dit qu'elle ne tarderoit pas à revenir. Je vais vous laiſſer l'attendre. Comme il faut que je ſois ſeul pour ce que j'ai à lui dire, je prendrai mon heure.

LE CHEVALIER.

Si ce n'eſt que pour moi que vous ſortez, je vous quitterai la place.

LE MARQUIS.

Non, rien ne me preſſe, & je ferai même bien aiſe de ne lui parler pas ſi-tôt.

SCENE II.

Mme. JOBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH! vous voilà, Mme. Jobin. Je vous attendois.

Mme. JOBIN.

Hé bien, notre affaire ?

LE CHEVALIER.

Elle ne peut mieux aller. Hier après vous avoir quittée,

je me fis mener en chaise roulante à deux lieues d'ici. Les vitres étoient levées, j'avois le nez couvert d'un manteau, & il étoit impossible de me connoître. Le soir approchant, je pris la poste & allai mettre pied à terre à la porte de la Marquise. Heureusement, soit pour m'attendre, soit pour regarder, elle étoit à sa fenêtre. Elle m'apperçut, & je lui entendis faire un cri. Je montai en haut, & la trouvai un peu interdite. Elle ne vouloit presque point souffrir que je l'approchasse, tant elle avoit peur que je ne tinsse de l'Esprit qui m'avoit donné sa lettre. Mais je la rassurai par mille choses que je lui dis. Mille protestations d'amour suivirent, & si elle me tient parole, il ne me reste plus que trois jours à soupirer.

Mme. JOBIN.

Elle vous épouse ?

LE CHEVALIER.

Oui, son portrait baisé a fait des merveilles, & elle ne peut trop payer ma fidélité ?

Mme. JOBIN.

Je suis ravie que mon adresse vous ait fait heureux.

LE CHEVALIER.

Je reconnoîtrai ce que vous avez fait pour moi. Mais je puis dire que vous avez aussi travaillé pour vous, car cela vous met dans une réputation incroyable. La Marquise a dit à quelqu'un ce qui s'étoit passé hier chez vous. Ce bruit a couru, & j'ai déja vû quatre ou cinq de mes amis qui m'ont demandé s'il étoit vrai que je fusse hier à vingt lieues d'ici.

Mme. JOBIN.

N'allez pas les détromper.

LE CHEVALIER.

Ce seroit me perdre. Je leur jure à tous que j'étois absent, & que je pris la poste sur une lettre que je reçus à deux heures. Mais adieu, je vous viendrai trouver à minuit quand j'aurai long-temps à vous parler, car vous avez toujours tant de pratiques...

Mme. JOBIN.

Vous n'en devez pas être fâché, je la dois à ce que vous avez publié de moi.

SCENE III.

M. GILET *avec un habit de Chevalier*, Me. JOBIN.

M. GILET.

AH ! Ma chere Mme. Jobin, me reconnoissez-vous bien ?

Mme. JOBIN.

Je regarde. Comment ? C'est M. Gilet.

M. GILET.

En poil & en plumes. Avec cet habit, voyez, ne peut-on pas devenir Mestre de Camp ?

Mme. JOBIN.

Et par de-là même.

M GILET.

Je n'en trouvai point hier à ma fantaisie chez mon Tailleur. J'ai fait faire celui là exprès. Il a travaillé toute la nuit. Voyez-moi par-tout. Est-ce là un air ?

Mme. JOBIN.

Admirable, d'un de ces hommes de Guerre qui se sont trouvés à cinquante assauts.

M. GILET.

Je m'y ferai voir. Franchement l'habit fait bien le Soldat. Celui-ci m'inspire une envie de déguaîner... Je me donne au diable, à l'heure qu'il est, je tuerois cent hommes.

Mme. JOBIN.

Il ne faut pas être si brave dès le premier jour.

M. GILET.

J'irai loin, où il n'y aura point de Guerre. Trois ou quatre Sots qui avoient un peu de familiarité avec moi, m'ont dit impertinement qu'il falloit que je fusse fou de m'être fait habiller ainsi. J'ai tiré l'épée, le petit doigt (comme vous me l'avez appris) ferme Ils m'ont regardé, se sont regardés en feignant de rire, & pas un d'eux n'a osé branler.

Mme. JOBIN.

Je le crois. Ils n'y auroient pas trouvé leur compte.

M. GILET.

L'Épée est divine. Quel trésor ! Avec ce petit doigt-là, je défierois tout un Escadron.

Mme. JOBIN.

Vous en viendriez à bout; mais ne laissez pas de vous modérer jusqu'à ce que vous soyez à l'armée.

M. GILET.

J'aurai bien de la peine à me retenir.

SCENE IV.

Mme. JOBIN, M. GILET, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

DEux mots, je vous prie, pour une chose dont j'aurois oublié de vous avertir. *Il lui parle bas.*

Mme. JOBIN.

J'y prendrai garde.

LE CHEVALIER.

En voyez-vous assez bien la conséquence ?

Mme. JOBIN.

Il ne me faut pas tant dire.

LE CHEVALIER.

Songez y bien au moins.

Mme. JOBIN.

C'eſt aſſez.

LE CHEVALIER.

S'il arrivoit par hazard...

M. GILET *au Chevalier.*

Pourquoi importuner Mme. Jobin, quand elle vous dit que c'eſt aſſez ?

LE CHEVALIER.

Je vous trouve bon de le demander.

M. GILET *tirant l'Epée.*

Ah ! Vous faites l'entendu.

Mme. JOBIN.

Eh ! Monſieur Gilet.

M. GILET.

Non, point de quartier, il faut que je l'eſtropie.

LE CHEVALIER.

Comment, venir ſur moi l'Épée à la main ! *Il le pouſſe.*

M. GILET. *Il laiſſe choir ſon Epée.*

Vous pouſſez trop fort. Diable attendez.

LE CHEVALIER *ramaſſant l'Epée de M. Gilet.*

Il ne faut pas faire l'inſolent quand on ne ſçait pas mieux ſe battre que vous.

M. GILET *bas.*

Eſt-ce que j'ai mis mon petit doigt de travers.

LE CHEVALIER *à Madame Jobin.*

Il eſt heureux d'être ici, je le traiterois ailleurs comme il le mérite, mais je ne veux pas vous faire de bruit. Voilà ſon Épée.

Mme. JOBIN.

Vous m'obligez fort d'en uſer ainſi.

SCENE V.

Mme. JOBIN, M. GILET.

Mme. JOBIN.

Vous ne ſçauriez être ſage, M. Gilet.

M. GILET.

J'ai vû l'heure que j'allois être frotté. Je ne ſçai comment cela s'eſt fait, car j'appuyois du petit doigt ſous la garde, d'une fermeté...

Mme. JOBIN.

Ne voyiez-vous pas que je vous faiſois ſigne de reculer ? Il n'avoit garde qu'il ne vous bâtit.

M. GILET.

Pourquoi ?

Mme. JOBIN.

C'eſt que je lui ai donné une Epée enchantée auſſi bien qu'à vous. Il y a trois mois qu'il a la ſienne, & les premiers qui en ont battent les autres.

M GILET.

Je sçavois bien que je ne m'étois pas trompé à mon petit doigt. Peste ! Il allongeoit à coup sûr, & si j'eusse fait le sot, j'en avois au travers du corps.

Mme. JOBIN.

Vous voyez bien qu'il ne faut pas vous jouer à tout le monde.

M. GILET.

A présent que me voilà averti, je garderai tout mon courage pour l'armée. Je pars demain, droit en Allemagne.

Mme. JOBIN.

Vous ferez très-bien. Quand les ennemis auroient quelques Épées enchantées, il n'y en a point qui vaillent les miennes.

M. GILET.

Adieu, Mme. Jobin, jusqu'à ce que vous me voyiez Mestre-de-Camp.

SCENE VI.

Mme. JOBIN, M. GOSSELIN.

Mme. JOBIN.

Maturine.

Mr. GOSSELIN.

Elle étoit là-bas quand je suis monté.

Mme. JOBIN.

Ah ! C'est vous, mon frere.

Mr. GOSSELIN.

Je viens de parler à mon Procureur. Il dit que dans trois ou quatre jours il sera temps de solliciter.

Mme. JOBIN.

Je vous promets de vous trouver des amis. Vous ne ferez plus scrupule de recevoir du secours d'une sœur Sorciere ?

Mr. GOSSELIN.

Ne sçavez-vous pas que je suis devenu moi-même Sorcier? J'aidai hier à faire remuer le Corps qui effraya tant votre Marquis.

Mme. JOBIN.

Il faisoit le brave, & eût grande peur, je vois tous les jours de ces braves-là. Ils parlent bien haut quand il ne faut que parler, mais la moindre vision les épouvante.

Mr. GOSSELIN.

Il veut pourtant voir le diable. Croyez-vous qu'il vienne?

Mme. JOBIN.

Il aura repris du courage depuis hier.

Mr. GOSSELIN.

Après l'avoir vû trembler comme il a fait, je le divertirois bien s'il avoit affaire à moi.

Mme. JOBIN.

Hé bien, faites le Diable pour lui, je m'en fieral plus volontiers à vous qu'à personne.

M. GOSSELIN.

Comment, le Diable ?

Mme. JOBIN.

Vous avez la taille merveilleuse pour cela. Un Diable Ragot ne fait pas la moitié de l'impression que vous ferez. Demeurez toujours ici. Vous gagnerez plus avec moi qu'à être Procureur-Fiscal.

M. GOSSELIN.

Quitter ma charge de Procureur-Fiscal pour faire le Diable ?

Mme. JOBIN.

Allez, ce n'est peut-être pas trop changer d'état.

M. GOSSELIN.

Vous m'instruirez quand vous serez seul. Je ne serai point fâché de me réjouir de votre Marquis.

SCENE VII.

Mme. JOBIN, LA GIRAUDIERE.

Mme. JOBIN.

MOnsieur de la Giraudiere, me venir voir encore aujourd'hui ?

LA GIRAUDIERE.

Mme. Jobin, je suis converti. Mes pistolets retrouvés m'ont fait croire tout ce que je ne croyois point de vous, & l'on ne me sçauroit faire plus de plaisir que de m'en dire du bien.

Mme. JOBIN.

Voilà un grand changement.

LA GIRAUDIERE.

Comment Diable! J'apprends tous les jours des choses qui me font voir que vous êtes la plus habile de toutes les femmes. Vous vîtes hier une Languedocienne ?

Mme. JOBIN.

Oui, qui croyoit me duper par une histoire d'enlevement.

LA GIRAUDIERE.

Rien n'est plus surnaturel que d'avoir découvert la tromperie. Avez-vous sçu qui c'étoit ?

Mme. JOBIN.

L'Esprit que j'allai consulter sur sa fausse histoire, me l'auroit appris si j'eusse voulu ; mais que m'importoit de le sçavoir ?

LA GIRAUDIERE.

C'étoit la Comtesse d'Astragon.

Mme. JOBIN.

Quoi ! Je lui dis les choses comme son amie, & elle se défie de moi ?

LA GIRAUDIERE.

Elle eſt bien éloignée de s'en défier, mais un peu de complaiſance pour ſon Amant...

Mme. JOBIN.

Qu'elle l'épouſe, je ne lui en parlerai jamais. Je ſçai pourtant bien ce qui en arrivera.

LA GIRAUDIERE.

Elle eſt réſolue à n'en rien faire; & pour vous le témoigner, je dois tantôt l'aller prendre pour l'accompagner ici.

Mme. JOBIN.

Qu'à t-elle à y faire?

LA GIRAUDIERE.

Elle veut vous demander un Secret pour oublier le Marquis.

Mme. JOBIN.

Si elle vient pour cela, je n'ai rien à dire. Il faut la ſervir.

LA GIRAUDIERE.

Il m'a raillé ſur mes piſtolets, j'aurai une joye qu'on le puiſſe chagriner... Mais ma chere Mme. Jobin à préſent que me voilà convaincu de ce que vous ſçavez, j'ai auſſi quelque choſe à vous demander pour moi.

Mme. JOBIN.

Qu'y a-t-il?

LA GIRAUDIERE.

Je ſuis un bon gros garçon qui aime la joye. Rien n'y eſt ſi contraire que l'attachement, & ce que je voudrois, c'eſt que vous me donnaſſiez un Secret pour être aimé de toutes les femmes que je trouverois aimables. Naturellement, je ſuis le plus inconſtant de tous les hommes. Ne m'en blâmez point, c'eſt le moyen de n'avoir jamais à ſoupirer. A le bien prendre, y a-t-il une vie plus miſérable que celle d'un amant conſtant? Pour bien connoître l'amour, il faut aimer tout, les belles & les agréables, les grandes & les petites, les graſſes & les maigres, les brunes & les blondes, les enjouées & les triſtes; elles ont toutes quelque choſe de différent dans leurs manieres d'aimer, & c'eſt cette différence qui empêche qu'on ne s'ennuye en aimant.

Mme. JOBIN.

Vous êtes d'aſſez bon goût.

LA GIRAUDIERE.

J'ai la pratique, & connois les femmes. Il en eſt qui n'aiment point par fierté, ne voulant pas qu'aucun homme au monde puiſſe dire qu'il ait de l'avantage ſur elles. Il y en a d'inſenſibles par nature. Il y en a que rien ne peut faire changer, quant elles ont une fois donné leur cœur. D'autres ont des averſions naturelles pour l'amant ou pour l'amour; & comme la gloire de ſe faire aimer de toutes ces ſortes de femmes eſt d'autant plus grande que la choſe pa-

roît impossible, c'est pour cela que je vous demande un Secret.

Mme. JOBIN.

Je ne veux pas vous dire que je n'en ai point ; mais comme je ne puis lui donner une entiere force sans conjurer les Esprits les plus difficiles à gagner, cela ne se fait pas tout en un jour, & vous ne vous appercevrez peut-être de plus de six mois, que j'aye obtenu pour vous ce que vous m'engagez à demander.

LA GIRAUDIERE.

Mais dans six mois m'assurez-vous que je me ferai aimer de toutes les femmes qui me plaîront?

Mme. JOBIN.

Je vous en assure, & même dès aujourd'hui je pourrois vous faire voir quelques-unes de celles dont vous voudrez être aimé.

LA GIRAUDIERE.

Et je vous en prie.

Mme. JOBIN.

Ce qui m'embrasse, c'est que les esprits qu'il faut que j'employe sont commis à la garde d'un trésor, où ils voudront peut-être que vous mettiez quelque grande somme.

LA GIRAUDIERE.

Si soixante où quatre-vingts Louis que j'ai dans ma bourse ils accommodent, ils sont à eux.

Mme. JOBIN.

S'ils n'y songent point, à la bonne heure... Je voudrois ne vous faire rien coûter.

LA GIRAUDIERE.

Vous vous moquez j'ai du bien, & on me voit faire une assez belle dépense pour mes plaisirs. Travaillez pour moi, je n'aurai point regret à ma bourse,

Mme. JOBIN.

Vous verrez des choses qui vous surprendront ; mais comme elles ne seront pas tout-à-fait terribles, je crois que vous aurez le cœur assez ferme....

LA GIRAUDIERE.

C'est mon affaire ; si je m'effraye, tant pis pour moi.

Mme. JOBIN.

Demeurez ici. J'entre là-dedans pour faire une premiere conjuration, où je ne reçois jamais personne. Je reviens dans un moment.

LA GIRAUDIERE *seul.*

Après avoir traité si long-temps de dupes, tous ceux qui voyoient Mme. Jobin, me rendrois-je bien moi-même sa dupe ! L'argent demandé pour ses diables du trésor, me fait craindre quelque tour d'adresse. Il faut voir, ne fut-ce que par curiosité. Mes pistolets, & la fausse Languedocienne découverte, sont des choses qui doivent me persuader. J'ai de bons yeux quitte à ne me vanter de rien, si elle me trompe.

Mme. JOBIN.

J'ai fait l'invocation la plus néceſſaire, & l'obſcurité va regner ici. (*Une nuit paroît.*)

LA GIRAUDIERE.

Qu'eſt-ce ceci ?

Mme. JOBIN.

Vous avez peur ?

LA GIRAUDIERE.

Point de tout. Mais je ne ſerois pas fâché de voir clair.

Mme. JOBIN.

Voici la Lune. Comme elle nous prête ſa clarté pour tous nos miſteres, il faut qu'elle la continue ici, pendant que je vais conjurer l'enfer de faire paroître le bouc.

LA GIRAUDIERE *voyant paroître une Figure de Bouc.*

Je ſçai qu'il eſt en vénération parmi vous.

Mme. JOBIN.

C'eſt aſſez qu'il ait paru. Vous allez voir cinq ou ſix du nombre des belles qui vous aimeront.

Elle prononce un mot inconnu, & il paſſe une figure de caprice.

Ce n'eſt pas là ce que je demande.

Un démon paroît avec une bourſe ouverte.

Vous voyez pourquoi ils ſe font prier. Je voulois vous épargner votre argent, mais...

LA GIRAUDIERE.

Cette bourſe ouverte eſt un langage ſignificatif. Vous ſçavez que je leur avois deſtiné la mienne. La voilà.

Mme. JOBIN.

Donnez, ils ne la prendront pas de votre main.

Une autre figure paroît ici ayant une épée à ſes pieds.

Par l'Épée que celui-ci vous montre ſous ſes pieds, il vous avertit d'ôter la votre. J'avois oublié de vous dire qu'on ne paroît jamais devant eux l'Épée au côté.

LA GIRAUDIERE.

Oter mon Épée ? Ce genre de reſpect eſt aſſez nouveau.

Mme. JOBIN.

Donnez-là moi, je vous en rendrai bon compte.

LA GIRAUDIERE.

Volontiers : auſſi bien elle me ſeroit aſſez inutile contre des Eſprits. Sont-ils contens ?

Mme. JOBIN.

Oui, & vous allez voir quelques maîtreſſes que vous aurez. Les Figures qui les ſuivront vous en feront ſi clairement connoître l'humeur, que je n'aurai rien à vous en dire. Regardez.

plusieurs figures de femmes paroiſſent ici l'une après l'autre.

LA GIRAUDIERE.

Voilà une belle femme & qui ne manque pas d'empoint. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, la table qui vient après elle eſt bien garnie. Cela marque que la bonne chere ne

lui déplaît pas. Tant mieux, nous ferons de bons repas ensemble. Cette autre assez belle, quoiqu'un peu maigre, ne se trouveroit pas mal de ce que la premiere a de trop. Elle doit être d'un tempérament colere. Ce lyon le marque.

Mme. JOBIN.

Je vous avois bien dit que vous pourriez vous instruire par vous-même.

LA GIRAUDIERE.

Que je suis charmé de cette brune ! Je pense que je serai un peu moins inconstant pour elle que pour les autres. L'amour qui la suit fait voir qu'elle sçaura bien aimer. C'est l'ordinaire des brunes, elles aiment presque toujours fortement. En voici une que je crois délicieuse. Elle est toute jeune. Les fleurs lui plaisent. Il faudra lui envoyer des bouquets. Que d'instrumens ! Je vois bien que la Musique est son charme. Tant mieux, j'aime l'Opéra ; nous irons souvent ensemble.

Mme. JOBIN.

Et cette blonde ? Qu'en dites-vous ?

LA GIRAUDIERE.

Elle est d'une beauté surprenante. Que j'aurai de joie de m'en voir aimé ! Mais ce ne sera pas pour long-temps ; ce moulin à vent me la peint legere.

Mme. JOBIN.

Ce caractere vous fait-il peur ?

LA GIRAUDIERE.

Pas tout-à-fait. Rien n'est fâcheux à un inconstant.

Mme. JOBIN.

Mon génie qui paroît, m'avertit qu'il n'y a plus rien à sçavoir pour moi d'aujourd'hui. Voilà votre Épée que je vous rends.

LA GIRAUDIERE.

J'ai vû d'agréables apparitions, car je ne crois pas que vous prétendiez me faire passer cela pour autre chose.

Mme. JOBIN.

Etes-vous content ?

LA GIRAUDIERE.

Je suis tout plein de ce qui a passé devant moi. Adieu je vais dire encore merveilles de vous à notre Comtesse. Je vous l'amene tantôt.

Mme. JOBIN *seule.*

La Dame jalouse n'a qu'à me compter ses trois cens Louis. Tout me favorise dans ce que j'ai entrepris pour elle. Le Marquis épouvanté, la Comtesse resolue à l'oublier, & la Giraudiere entêté de mon sçavoir ! Qui en auroit tant esperé tout à la fois ? Je suis fort trompé si le Marquis a l'assurance de revenir. Mais n'importe. Ne laissons pas de tenir le diable tout prêt.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Me. JOBIN, DU CLOS.

Mme. JOBIN.

PUifque la Dame n'attend que vous pour venir ici, vous n'avez qu'à lui aller dire que je fuis feule. Si quelqu'un me vient trouver pendant ce tems-là, vous le ferez attendre un moment dans cette autre chambre. Rien ne manquera. Maturine eft avertie de ce qu'il faut faire, & tout ira comme il faut.

DU CLOS.

Vous ferez payée largement. C'eft une femme qui s'effraye de rien, & qui croira ce que nous voudrons dès la moindre chofe qui l'étonnera.

Mme. JOBIN.

Allez donc vîte, & me l'amenez. Le Marquis tout tremblant qu'il a été du Corps par morceaux, pourroit revenir, & s'il revenoit, je ferois bien aife de vous avoir.

DU CLOS.

N'avez-vous pas un diable tout prêt?

Mme. JOBIN.

D'accord, mais il n'en fera que mieux que vous ayez l'œil à tout. Ce que je trouve plaifant, c'eft que notre Procureur-Fifcal qui crioit fi haut d'avoir une fœur Sorciere, prend goût à notre Magie, & femble ne demander pas mieux que de devenir lui-même Sorcier.

DU CLOS.

Mais ne hazardez vous rien à vouloir pouffer le Marquis à bout? Il a intérêt à détromper la Comteffe, & cet intérêt le peut rendre plus hardi qu'un autre.

Mme. JOBIN.

Je l'ai éprouvé. Il s'agit de cent piftoles qu'il doit me donner, & cent piftoles ne fe gagnent pas tous les jours. La peur le prit hier, & le prendra encore aujourd'hui; mais quand il s'aviferoit de faire le brave, nous ne rifquons rien. Notre diable eft un des plus grands qu'on eût pû choifir, & fi le Marquis veut mettre l'Épée à la main, il fe jettera fur lui, & n'aura pas de peine à le défarmer.

DU CLOS.

Faites lui ôter l'Épée avant que le diable fe montre à lui?

Mme. JOBIN

C'eft une précaution que j'ai eue pour les Efprits qui ont ébloui la Giraudiere; mais fi je l'avois avec le Marquis, je craindrois de lui donner du foupçon & de l'en-

hardir. Mais mettons la chose au pis. Quand notre diable seroit découvert, qu'arriveroit-il ? Le Marquis auroit beau le publier, je nierois tout ce qu'il diroit contre moi, & je suis fort assurée que la Comtesse me croiroit plutôt que lui.

DU CLOS.

Cela est certain, ou bien il faudroit qu'elle eut vû elle-même la tromperie. Mais je vois entrer une assez plaisante figure d'homme. Parlez-lui tandis que je vous amene la Dame.



SCENE II.

M. DE TROUFIGNAC, Mme. JOBIN.

Mme. JOBIN.

QUe demandez-vous, Monsieur ?

M. DE TROUFIGNAC.

Madame Jobin.

Mme. JOBIN.

C'est moi qui suis Mme. Jobin.

M. DE TROUFIGNAC.

Je viens à vous bien déconforté.

Mme. JOBIN.

Je remedie à bien des malheurs.

M. DE TROUFIGNAC.

On me l'a dit. Voyez-vous, je suis Noble de bien des races dans le Périgord ; mais c'est que je me suis marié depuis un an. J'avois pris pour rien la fille d'un vieux Procureur du Bourg qui est bien gentille, afin qu'elle fit tout comme je l'entendrois, & quand ça été fait, elle m'a dit qu'elle ne m'avoit pris que pour faire bonne chere, & se divertir. Elle va à la Chasse, & tire un Fusil des plus hardiment.

Mme. JOBIN.

Il n'y a pas de mal à cela.

M. DE TROUFIGNAC.

Non, mais elle a été à la Chasse de quelques pistoles que j'avois eu bien de la peine à amasser ; & elle m'en a emporté un bon sac tout plein. J'ai fait aller après elle. On l'avoit vûe sur le chemin de Paris habillée en homme. J'y suis venu, & je la vis dans les rues il y a deux jours avec un juste-au-corps & des Plumes. Je mis vîte ma casaque sur mon nez, afin qu'elle ne me vît pas. Je la voulois suivre, mais il vint tant de carosses à la traverse, que je ne la vis plus.

Mme. JOBIN.

Vous l'eussiez arrêtée sans les carosses ?

M. DE TROUFIGNAC.

Je n'eusses en garde. Elle eut mis l'épée à la main tout comme un homme.

Mme. JOBIN.

C'eſt-à-dire, que vous craignez d'en être battu ?

M. DE TROUFIGNAC.

Non pas, mais je voudrois bien que les choſes ſe fiſſent avec douceur. Or ne pourriez-vous pas bien la faire venir chez vous par quelque charme, & lui en donner un autre après cela, afin qu'elle pût m'aimer ?

Mme. JOBIN.

Pour la faire venir chez moi, quand elle ſeroit même dans le fond du Périgord, je le ferai trés-facilement. Mais il faut bien de la cérémonie à changer le cœur des femmes, & j'ai beſoin du tems pour cela.

M. DE TROUFIGNAC.

J'aurai patience.

Mme. JOBIN.

Puiſque cela eſt, donnez-moi ſept pieces d'or pour les offrir à l'Eſprit qui m'amenera votre femme.

M. DE TROUFIGNAC.

Sept pieces ! Ne ſeroit-ce point aſſez de quatre ?

Mme. JOBIN.

Eſt ce que vous ne ſçavez pas que le nombre de ſept eſt myſterieux ?

M. DE TROUFIGNAC.

Je n'y penſois pas. Faites donc bien, voilà les ſept pieces.

Mme. JOBIN.

Pour montrer que vous conſentez au charme, ſoufflez trois fois là-deſſus. Plus fort. Encore plus fort. Revenez dans quatre jours. Je vous dirai en quel état ſeront vos affaires, & quand j'aurai fait venir votre femme, je lui ferai avaler d'un certain breuvage.

M. DE TROUFIGNAC.

Faites-lui en avaler en quantité, j'en ai bon beſoin.

Mme. JOBIN.

Je connoîtrai ce qu'il lui en faut. *Seule* C'eſt autant de pris. Quand il reviendra, j'inventerai quelque conte qui l'obligera peut-être à ouvrir encore ſa bourſe. Combien de ſots me rendent ſçavante en dépit de moi !

M. DE TROUFIGNAC *revenant.*

Ah ! Madame !

Mme. JOBIN,

Qu'eſt-ce ?

M. DE TROUFIGNAC.

Que vous êtes habile ? Le charme que vous venez de faire a operé. J'ai apperçu ma femme là-bas, qui parle à votre Servante.

Mme. JOBIN.

J'étois bien certaine qu'elle viendroit ; mais il ne faut pas vous laiſſer voir, cela détruiroit le charme.

M. DE TROUFIGNAC.

Je ſerois bien fâché qu'elle m'eut vû.

Mme. JOBIN.

Hola. Conduifez Monfieur, & le faites fortir par la porte de derriere. *Seule.* Le hafard fait des merveilles pour moi. S'il continue à me favorifer autant qu'il fait depuis quelque tems, je n'aurai plus d'Efpion.

SCENE III.

Mme. DE TROUFIGNAC, Mme. JOBIN.

Mme. DE TROUFIGNAC.

DE la maniere qu'on m'a dépeint Mme. Jobin, ce doit être elle que je trouve ici.

Mme. JOBIN.

Vous la voyez elle-même.

Mme DE TROUFIGNAC.

J'ai de grandes chofes à vous demander.

Mme. JOBIN.

Que refufe-t-on à un auffi beau Cavalier que vous ?

Mme. DE TROUFIGNAC.

Je ne fçai fi vous prétendez railler, mais de vous à moi, j'ai quelques bonnes fortunes, & de la nature de celles dont beaucoup de gens fe tiendroient heureux.

Mme. JOBIN.

Jene doute pas que vous n'en fçachiez profiter.

Mme. DE TROUFIGNAC.

J'en profite ; mais ce n'eft pas tout-à-fait comme je voudrois. Il y a un petit obftacle, & je viens voir fi vous le pourrez lever.

Mme. JOBIN.

Ce que vous me dites eft bien général.

Mme DE TROUFIGNAC.

Voici le particulier. Je vois les belles ; il n'y a rien en cela de furprenant à mon âge. Entre quatre ou cinq dont je ne fuis pas hai, il y en a une, maîtreffe d'elle, & riche dit-on, de cent mille écus.

Mme. JOBIN.

J'entends. Vous auriez befoin d'un charme pour la faire confentir à vous époufer.

Mme. DE TROUFIGNAC.

Elle ne demanderoit peut-être pas mieux non plus que moi. Elle eft belle, a de l'efprit, & nous paroiffons affez fait l'un de l'autre ; mais...

Mme. JOBIN.

Hé bien ?

Mme. DE TROUFIGNAC.

C'eft-là le diable. Si vous devinez ce mais, je croirai que ce que je voudrois qui fut fait pour moi, n'eft pas impoffible. Voilà ma main.

Mme. JOBIN.

Les connoiffances qu'on a par-là font trop imparfaites.

J'apprendrai plus en faisant votre Figure. Il faut me dire en quel jour vous êtes né.

Mme. DE TROUFIGNAG.

Le quinzieme de Nouvembre.

Me. JOBIN *feignant de tracer des figures sur ses tablettes.*

La premiere lettre de votre nom ?

Mme. DE TROUFIGNAC.

Un C.

Mme. JOBIN.

De votre surnom ?

Mme. DE TROUFIGNAC.

Une S.

Mme. JOBIN.

Mon beau Chevalier, de quelque belle que vous soyez amoureux, venez à moi. il y a point de faveur que je ne vous en fasse obtenir.

Mme DE TROUFIGNAC.

Par quel secret !

Mme. JOBIN.

Les cent mille écus ne sont pour vous, vous êtes femme.

Mme. DE TROUFIGNAC.

J'aime assez cela. Parce que je n'ai encore que du poil folet, je suis femme. En est-ce là l'air ! Voyez ce chapeau, cette maniere de tirer l'épée.

Mme. JOBIN.

Vous avez la meilleure grace du monde à tout cela ; mais vous êtes femme.

Mme. DE TROUFIGNAC.

Votre Figure n'a pas bien été.

Mme. JOBIN *continuant à tracer quelque Figure sur ses tablettes.*

Je vous en dirai davantage en l'achevant. Vous êtes mariée depuis un an. L'homme que vous avez épousé est fort Campagnard. Vous ne l'aimez point, quoiqu'il vous ait prise pour rien. Il ne sçait ce que vous êtes devenue, & vous lui avez emporté tout ce que vous avez pû d'argent.

Mme. DE TROUFIGNAC.

Voilà ce qu'il faut que le diable vous ait revelé ; car sans nulle exception, personne ne sçait rien ici de mes affaires. Je loge chez une bonne Dame qui me fait passer pour son neveu. Je lui ai seulement découvert que j'étois fille ; mais tout le reste lui est inconnu.

Mme. JOBIN.

Etes-vous content sur votre mais.

Mme. DE TROUFIGNAC.

Je tombe des nues, je vous le confesse. Je ne m'étonne plus si tant de gens vous mettent si haut. Ils me vont avoir de leur parti. Que de merveilles je dirai de vous !

Mme. JOBIN.

Je fais des choses qui méritent un peu plus d'étonnement que de vous avoir dit des bagatelles.

Mme. DE TROUFIGNAC.

Je crois que vous pouvez tout, Mme. Jobin, faites-moi homme.

Mme. JOBIN.

Que je vous fasse homme ?

Mme. DE TROUFIGNAC.

Vous en viendrez à bout, si vous le voulez, je vous payerai bien.

Mme. JOBIN.

Les cent mille écus vous touchent le cœur ?

Mme. DE TROUFIGNAC.

Je hai mon mal bâti de mari ; & si j'étois homme, j'en serois défaite. D'un autre côté il me semble que je ne ferois point mal mes affaires auprès des Belles. Je ne sçais si cet habit me rend plus hardie à leur en conter ; mais elles m'écoutent avec assez de plaisir, & j'enrage de me voir tous les jours en si beau chemin pour demeurer court. La condition des femmes est trop malheureuse. La cape & l'épée, & faites-moi homme. Aussi-bien je n'ai pas envie d'en quitter l'habit.

Mme. JOBIN.

Je vous écoute pour rire avec vous, car vous êtes trop éclairée pour me parler sérieusement.

Mme. DE TROUFIGNAC.

C'est de mon plus grand sérieux, & je vous jure que de tout mon cœur je voudrois devenir homme.

Mme. JOBIN.

Je n'en doute pas. Il y en a bien d'autres qui le voudroient comme vous. Que je serois riche avec un pareil Secret!

Mme. DE TROUFIGNAC.

Puisque vous avez découvert ce qui n'est ici à la connoissance de qui que ce soit, rien ne vous sauroit être impossible. Je suis enchantée de votre science.

Mme. JOBIN.

Quand vous voudrez l'employer pour appaiser la colere de votre mari.

Mme, DE TROUFIGNAC.

Il enrage plus d'avoir perdu ses pistoles que sa femme

Mme. JOBIN.

Ecoutez. Vous n'avez point de meilleur parti à prendre que de vous remettre bien avec lui. Serez-vous toujours la libertine ? Si vous lui voulez donner plus de satisfaction que vous n'avez fait, j'ai une poudre qui le rendra plus amoureux de vous que jamais.

Mme. DE TROUFIGNAC.

Je ne manque point encore d'argent. Quand cela sera, nous parlerons. Jusques-là je me servirai des privileges

de cet habit, il me fait mener la vie du monde la plus agréable, & je n'y renoncerai qu'à l'extrêmité. Adieu, Mme. Jobin, je ne vous donne rien aujourd'hui, nous nous reverrons plus d'une fois.

Mme. JOBIN.

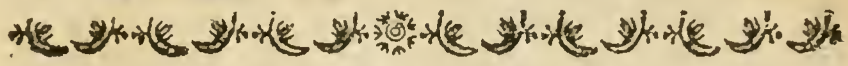
Adieu mon beau Cavalier. Prenez garde à ne vous point trop risquer avec les Belles. Il y a des pas dangereux pour vous.

Mme. DE TROUFIGNAC.

On se tire de tout quand on n'est point bête.

Mme. JOBIN *seule*.

Voilà une des plus plaisantes rencontres que j'aye encore eue depuis que je me mêle de deviner. Le mari & la femme dans le même tems !



SCENE IV.

DU CLOS Mme. DE CLERIMONT, Mme. JOBIN.

DU CLOS.

Entrez, Madame.

Mme. DE CLERIMONT.

Non, je ne veux point entrer, & je me repens bien d'être venue jusqu'ici. Ah ! ah !

DU CLOS.

Qu'avez-vous ?

Mme. DE CLERIMONT.

J'ai cru voir un démon tout noir derrière moi, & c'étoit l'ombre de ce Gentilhomme qui descend.

DU CLOS.

Remettez-vous. Voilà Mme. Jobin.

Mme. DE CLERIMONT.

Ah ! Ah! Eh, Monsieur priez-là de n'approcher pas si près de moi.

DU CLOS.

Je me mettrai entre vous & elle. Qu'avez-vous à craindre?

Mme. DE CLERIMONT.

Ses regards m'effrayent. Qu'ils sont horribles !

DU CLOS.

C'est une imagination. Elle les a tournés comme une autre. *à Mme Jobin.* J'ai dit à Madame que j'étois de vos amis, & que je vous prierois d'employer toute votre science pour lui apprendre ce qu'elle veut sçavoir de vous.

Mme. JOBIN.

Quand vous ne l'ameneriez pas, son mérite m'obligeroit àu n'épargne rien pour la satisfaire.

Mme. DE CLERIMONT.

Voilà qui est bien honnête.

DU CLOS *à Mme. Jobin.*

De votre mieux pour elle, je vous en conjure. C'est un

femme intrépide, & qui n'aura point de peur, quoique vous lui faſſiez voir de ſurprenant.

Mme. DE CLERIMONT *bas*.

Que dites-vous, Monſieur ?

DU CLOS.

Je dis que vous ſoutiendrez la vûe des choſes les plus effroyables. Ne montrez point de crainte. Vous ſeriez perdue.

Mme. JOBIN.

Je vois bien. Madame a l'air d'une femme fort aſſurée.

Mme. DE CLERIMONT.

Il eſt vrai. Je n'ai jamais peur de rien. *bas à du Clos*. Comme elle devine tout, elle ſçaura que je ne dis pas vrai.

DU CLOS.

Elle ne devine que les choſes qu'on lui demande.

Mme. JOBIN.

Il faut, Madame, que vous me diſiez vous-même ce que vous ſouhaitez de moi. N'ayez point de honte, je ſçai les ſecrets de bien d'autres.

Mme. DE CLERIMONT.

J'aime. Ah !

Mme. JOBIN.

Voilà bien de quoi. Et qui eſt-ce qui n'aime pas ? Si vous ſçaviez comme moi combien des gens ſont attaqués de ce mal, vous ſeriez bien étonnée.

Mme. DE CLERIMONT.

J'ai cru long-tems qu'on m'aimoit, mais depuis un mois j'ai quelque ſoupçon qu'on me ſacrifie à une rivale. On prend toutes les précautions imaginables pour m'empêcher de le découvrir, & pour me perſuader qu'on m'aime toujours.

DU CLOS *à Mme. Jobin*.

Il vous faut tout dire. C'eſt que Madame a extrémement du bien, & comme elle ſçait qu'il eſt de l'honnêteté quand on aime que celui qui en a le plus en donne à celui qui en a le moins, elle entretient un carroſſe à ſon amant, & lui donne de quoi paroître.

Mme. JOBIN.

Cela eſt d'une Dame généreuſe.

Mme. DE CLERIMONT.

Oui, mais je ne voudrois pas lui donner de quoi plaire à mes dépens, & ſi je ſçavois qu'il me trompât, je lui retrancherois tout net le quartier que je lui dois.

Mme. JOBIN.

Il ſeroit bien juſte.

Mme. DE CLERIMONT.

Mais auſſi je ſerois fâchée de me brouiller avec lui, s'il étoit vrai qu'il n'aimât que moi.

Mme. JOBIN.

L'affaire eſt fort délicate, & vous faites bien de chercher à vous éclaircir ; car autrement, ou vous ſerviriez de riſée à votre rivale, ou vous perdrez votre amant en vous brouillant avec lui.

Mme. DE CLERIMONT.

C'eſt raiſonner juſte.

DU CLOS *montrant Mme. Jobin.*

Madame eſt une femme de bon ſens.

Mme JOBIN.

Je vais tout-à-l'heure vous faire dire la vérité.

Mme. DE CLERIMONT.

Et par qui! Ah! je ſuis perdue, elle va faire entrer quelque démon. Je m'en vais ſortir.

DU CLOS.

Gardez-vous en bien. Il vous tordroit le cou à la porte.

Mme. JOBIN.

Qu'avez-vous, Madame?

Mme. DE CLERIMONT.

Je me trouve mal, & je reviendrai une autrefois.

Mme. JOBIN.

Il faut que je vous délaſſe. Vous êtes peut-être trop ſerrée dans votre corps.

Mme. DE CLERIMONT *faiſant ſigne que Mme. Jobin n'approche pas.*

Eh non. Ah!

DU CLOS *à Mme. Jobin.*

N'approchez pas de Madame, elle eſt ſi délicate qu'on ne la peut toucher ſans qu'on la bleſſe.

Mme. JOBIN.

Je vois ce que c'eſt, Madame a peur; mais qu'elle ne craigne rien. Au lieu de mes apparitions ordinaires, je vais ſeulement faire venir la tête de l'Idole d'Abelanecus qui a tant parlé autrefois, & qui lui dira ce qu'elle a envie de ſçavoir.

Mme. DE CLERIMONT.

La tête d'Abelanecus. Une Tête!

Mme. JOBIN.

Après qu'elle aura parlé, vous n'aurez à douter de rien.

Mme. DE CLERIMONT.

Elle parlera?

Mme. JOBIN.

Elle parlera.

Mme. DE CLERIMONT.

Et je l'entendrai?

Mme. JOBIN.

Et vous l'entendrez.

Mme. DE CLERIMONT.

Non aſſurément je ne l'entendrai point, car je ſors d'ici tout à l'heure. Je n'ai plus ni curioſité ni amour, & je m'en vais vous payer pour m'avoir guérie de tous ces maux-là.

Mme. JOBIN.

Hé! Madame, quand on eſt une fois entrée ici, on n'en ſort pas comme vous penſez.

DU CLOS.

Qu'allez-vous faire ? Vous êtes perdue. Des Efprits invifibles font repandus ici tout au tour, & fi vous faites affront à tout leur corps en fortant avant qu'avoir eu reponfe d'Abelanecus, ils fe montreront peut-être avec leurs ongles crochus, & je ne fçai pas ce qui en fera.

Mme. DE CLERIMONT.

Quoi, il faut que j'entende parler le Diable ?

Mme. JOBIN.

Bien des gens voudroient le voir, qui n'ont encore pû y réuffir.

Mme. DE CLERIMONT.

Ils n'ont qu'à venir chez vous.

Mme. JOBIN.

On y vient quelquefois inutilement. Il ne parle pas pour tout le monde, & il faut bien qu'il vous aime.

Mme. DE CLERIMONT.

Comment ; Madame ! Le diable m'aime. Je ne veux point être aimée du diable.

DU CLOS.

Faut-il le dire fi haut ! Tout le monde n'a pas fon amitié. S'il va fe fâcher, où en êtes-vous ?

Mme. JOBIN *à du Clos.*

Que vous dit Madame ?

DU CLOS.

Qu'elle a beaucoup d'obligation au diable.

Mme. JOBIN.

Croyez, Madame, qu'il vous fervira. Je vais moi-même querir la Tête qui doit parler ; car elle ne fouffriroit pas qu'un autre que moi l'apportât ici. Je vous avertis qu'il ne faut pas que vous ayez peur. Je ne repondrois pas de votre perfonne. *Elle fort.*

Mme. DE CLERIMONT.

Où m'avez-vous amené ! Je fuis à demi morte. Quelle peine de trembler fans qu'il foit permis d'avoir peur ! Comment faut-il faire ?

DU CLOS.

Songez au plaifir que vous aurez de fçavoir la vérité, & de ne point paffer pour dupe. Quand vous aurez entendu la tête, vous ferez certaine de ce qu'il faudra faire.

Mme. DE CLERIMONT.

Oui, mais la queftion eft de l'entendre fans avoir peur, & c'eft ce que je ne ferai jamais. Ah, ah, ah !

(*Madame Jobin rentre, & on apporte une table fur laquelle la Tête eft pofée.*)

DU CLOS.

Eh, Madame, ne vous couvrez point les yeux. Le diable n'eft pas fi horrible que vous croyez.

Mme. JOBIN.

Approchez, Madame, voici la Tête en état de vous parler.

Mme. DE CLERIMONT.

Qu'elle parle, je l'entendrai d'ici.

Mme. JOBIN.

Si vous pouvez vous résoudre à la caresser elle en parleroit bien plus volontiers.

Mme. DE CLERIMONT.

La caresser! je ne le ferois pas pour tout l'or du monde.

DU CLOS.

Je m'en vais la caresser pour vous & pour moi. Comme elle est aise! Regardez, Madame.

(*La Tête se tourne d'elle-même à droit & à gauche.*)

Mme. DE CLERIMONT *tirant à moitié sa main de dessus ses yeux.*

Je n'oserois. Ah! ah! Mais pourquoi tant craindre? C'est peut-être quelque vision.

Mme. JOBIN.

Une vision? vous croyez donc que je vous trompe? Il faut que vous en soyez éclairci.

(*Elle marmote ici quelques mots.*)

LA TESTE.

Je t'ordonne de me venir toucher pour voir si c'est vision.

Mme. DE CLERIMONT.

Je suis perdue. Ou me sauver? Que ferai-je?

DU CLOS *à Mme. de Clerimont.*

Madame, pourquoi avez-vous de vision? Vous vous êtes attirée cela.

Mme. DE CLERIMONT.

Je n'en puis plus.

Mme. JOBIN.

Ne tardez pas tant à l'aller toucher. Elle pourroit s'élancer sur vous, & vous en porteriez de terribles marques.

DU CLOS.

Venez, Madame, & de bonne grace.

Mme. DE CLERIMONT.

Il m'est impossible de faire un pas.

DU CLOS.

Un peu de courage, je vous aiderai.

Mme. DE CLERIMONT.

Allons donc, puisqu'il n'y a pas moyen de m'en dispenser. *Elle s'arrête après s'être un peu approchée & dit.* Il n'est pas nécessaire d'approcher plus près: C'est une Tête affective, & je ne vois que trop bien qu'il n'y a que de vision.

Mme. JOBIN.

Ce n'est pas assez, il faut la toucher.

Mme. DE CLERIMONT.

La toucher?

DU CLOS.

Souvenez-vous qu'il ne faut pas avoir peur.

Mme. DE CLERIMONT.

Eh, le moyen de n'en pas avoir?

DU CLOS.

N'en témoignez rien, du moins. (*La Dame étant proche de la Table, la Tête remue les yeux. La Dame fait vn grand cri & recule, du Clos la retient.*)

Mme. DE CLERIMONT.

Ah! Le mouvement de ses yeux m'a toute effrayée.

DU CLOS.

Allons, faites un effort.

Mme. JOBIN.

Mettez la main dessus, il ne vous en arrivera aucun mal. (*La Dame avance la main, la retire, touche enfin la Tête, & fait deux pas en arriere avec précipitation.*)

Me. JOBIN.

Ne reculez pas plus loin. Vous l'avez touchée. Demandez-lui présentement ce qu'il vous plaira.

Mme. DE CLERIMONT.

Quoi, il faut que je l'interroge moi-même?

Mme. JOBIN.

C'est votre affaire & non pas la mienne.

Mme. DE CLERIMONT.

Comment faire conversation avec une Tête?

DU CLOS.

Allons, Madame, parlez vîte, afin que nous sortions d'ici.

Mme. DE CLERIMONT.

Faut-il faire un compliment?

Mme. JOBIN.

Non, il faut la tutoyer.

Mme. DE CLERIMONT.

Dis-moi... Je n'acheverai jamais.

DU CLOS.

Voulez-vous sortir sans avoir rien sçû!

Mme. DE CLERIMONT.

Un petit moment, que je me rassure. Dis moi, Madame la Tête, si je suis toujours aimée de Monsieur du Mont.

LA TESTE.

Oui.

Mme. DE CLERIMONT.

Aime-t-il Madame de la Jubiniere!

LA TESTE.

Non.

Mme. DE CLERIMONT.

Et ne va-t-il pas chez elle?

LA TESTE.

Quelquefois, mais c'est seulement pour obliger un ami.

Mme. DE CLERIMONT *avec précipitation.*

Je n'en veux pas sçavoir davantage. Tenez, Madame, voilà ma bourse. Adieu, je suis toute hors de moi-même. *à du Clos.* Ne me quittez pas, Monsieur, que vous ne m'ayez remise chez moi.

Mme. JOBIN *seule.*

Pourvû que la bourſe vienne, il importe peu comment. Quelle folle avec ſa peur ! Otez tout cela.

PICARD.

Madame, ce Monſieur d'hier qui vous avoit dit qu'il reviendroit, le voilà qui monte.

Mme. JOBIN.

Otez promptement, & qu'on ſe tienne prêt là-dedans pour faire ce que j'ai dit quand on m'entendra parler. *ſeule.* Voici un coup de partie. Il faut, s'il ſe peut, en bien ſortir.

SCENE V.

Me. JOBIN, LE MARQUIS, M. GOSSELIN *déguiſe en Diable.*

LE MARQUIS.

JE ne ſçai ce que vous avez fait à une Dame qui ſort d'ici, mais je l'ai trouvée toute éperdue ſur votre eſcalier, & ſi ſon conducteur ne la ſoutenoit, elle auroit peine à gagner la porte.

Mme. JOBIN.

Elle a été curieuſe, & il a falu la ſatisfaire.

LE MARQUIS.

J'avoue qu'on a beſoin de fermeté avec vous.

Mme. JOBIN.

Il faut que vous en ayez fait proviſion, puiſque vous vous hazardez à revenir.

LE MARQUIS.

Vous m'avez ſi fortement répondu que ma vie ne courroit aucun danger, que je revienne ſur votre parole.

Mme. JOBIN.

Oui, mais il eſt certain que vous aurez peur. Songez-y bien pendant qu'il eſt temps.

LE MARQUIS.

Il faut que je vous confeſſe la vérité. Je fus un peu effrayé de ce qui parut hier devant moi. Vous le remarquâtes, & la honte qui m'eſt demeurée de ma foibleſſe me fait chercher à la réparer.

Mme. JOBIN.

Vous ne ſerez peut-être pas plus ferme aujourd'hui que vous fûtes hier. La vûe du Diable eſt plus terrible qu'un Corps par morceaux.

LE MARQUIS

J'ai promis de vous donner cent Piſtoles ſi vous pouviez me le faire voir ; je vous les apporte. Si je tremble ; j'aurai au moins l'avantage d'avoir vû ce que mille Gens ſont perſuadés qu'on ne ſçauroit voir.

Me. JOBIN.

Si vous m'en croyez, gardez votre bourſe. Vous voyez que je ne ſuis pa ſi intéreſſé.

LE MARQUIS.

Eſt-ce que vous ne pouvez me tenir parole ?

Mme. JOBIN.

Je ne le puis ? Moi. *Elle fait des Cercles & dit quelques paroles.* Donnez votre argent. On ne fait pas venir le Diable pour rien.

LE MARQUIS.

Cela eſt fort juſte. Prenez.

Me. JOBIN.

Vous allez voir un des plus redoutables Démons de tout l'Enfer. Ne lui marquez pas de peur.

LE MARQUIS.

Je ferai ce qui me ſera poſſible pour n'en point avoir.

Mme. JOBIN.

Regardez ce mur. Eſt-il naturel, bon, dur, & bien fait ?

LE MARQUIS.

Il a toutes les qualités d'un bon mur, mais pourquoi me le faire regarder ?

Mme. JOBIN.

C'eſt par-là que le Diable va ſortir, ſans qu'il y faſſe la moindre ouverture.

LE MARQUIS.

J'ai peine à le croire.

Me. JOBIN.

Allons, Madian, par tout le pouvoir que j'ai ſur vous ; faites ce que je vous dirai. Montrez-vous.

(*M. Goſſelin commence à paroître vêtu en Diable.*)

LE MARQUIS.

Ah ! Que vois-je là ?

Me. JOBIN.

Quoi, vous détournez les yeux ? Si vous voulez, nous finirons-là.

LE MARQUIS.

Non, quand j'en devrois mourir de frayeur, je veux voir ce qu'il deviendra.

Mme. JOBIN.

Je le retenois afin qu'il ne pût avancer vers vous. Ici Madian, je vous l'ordonne. Vous reculez dès le premier pas qu'il fait ? J'ai pitié de vous, je m'en vais lui commander de diſparoître.

LE MARQUIS, *arrêtant M. Goſſelin & lui préſentant le Piſtolet.*

Parle ou je te tue. Qui es-tu ?

Mme. JOBIN.

Qu'oſez-vous faire ? Vous êtes perdu.

LE MARQUIS.

Je me connois mieux en Diables que vous. Parle, te dis-je, ou bien tu es mort.

Mme. JOBIN.

(*Il ſort des éclairs des deux côtés de la Trape.*)

Vous allez perir.

LE MARQUIS.

Votre Enfer ridicule ni tous vos éclairs ne m'étonnent pas. Si tu ne parles, c'eſt fait de toi.

Mr. GOSSELIN.

Quartier, Monſieur, je ſuis un bon Diable.

LE MARQUIS.

Ah fourbe de Jobin, je ſçavois bien que je viendrois à bout de t'atraper. Il faut dire la vérité, autrement...

Mme. JOBIN.

Laiſſez-le aller, Monſieur, vous ſerez content de moi.

LE MARQUIS.

Non, je ne le laiſſe point échapper que je ne ſois éclairci de tout. Veux-tu parler. Je tuerai le Diable.

M. GOSSELIN.

Eh, Monſieur, je ne ſuis qu'un pauvre Procureur Fiſcal. Que gagnerez-vous à me tuer ?

LE MARQUIS.

Le Diable un Procureur-Fiſcal !

Mme. JOBIN.

Ne faites point de vacarme, je vous en prie. On m'a payée pour empêcher votre mariage, voilà pourquoi je cherchois à vous tromper.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LA GIRAUDIERE M. GOSSELIN, Mme. JOBIN.

LA COMTESSE.

AH, ah, Mme. Jobin, vous trompiez M. le Marquis. Nous avons tout entendu.

LE MARQUIS.

Puiſque cela eſt, Madame, le Diable peut prendre parti où il lui plaira, je le laiſſe aller.

M. GOSSELIN.

Si l'on m'y ratrape, qu'on m'étrille en Diable.

LA GIRAUDIERE *à demi bas.*

Mme. Jobin, dans ſix mois nous aurons quelque petite affaire à démêler.

LA COMTESSE.

Quelle effronterie ! Mettre le déſordre parmi les gens pour attraper de l'argent ?

Mme. JOBIN.

Je rendrai tout, ne me querellez point.

LE MARQUIS *à la Devinereſſe.*

Il n'eſt pas tems de vuider nos comptes.

LA COMTESSE.

Il faut que la choſe éclate, afin que perſonne n'y ſoit plus trompé.

Mme. JOBIN.

Ne dites rien, je ne ſuis pas ſi coupable que vous penſez.

LE MARQUIS *appercevant Mme. Noblet.*

Entrez, Madame, vous ne pouviez arriver plus à propos. Ne craignez point de vous voir forcée à un second mariage. Il n'en faut pas croire la Devinereſſe, c'eſt la plus grande fourbe qui fut jamais.

Mme. JOBIN.

Voilà bien du bruit pour peu de choſe.

LE MARQUIS.

Pour peu de choſe, vieille Scelerate, après le déſeſpoir où je ſuis depuis huit jours ?

Me. NOBLET.

Comment ? Eſt-ce que Mme. Jobin...

LE MARQUIS.

Vous êtes de mes amies, réjouiſſez-vous de mon bonheur. Madame la Comteſſe eſt détrompée.

LA COMTESSE.

Je venois demander un ſecret pour vous oublier, mais il n'y a plus moyen de le vouloir.

LE MARQUIS.

Quelle joye pour moi ! Afin de l'avoir entiere, il faut ſçavoir qui a payée la Devinereſſe pour me traverſer.

Me. NOBLET.

On l'a payée ? Vous croyez cela ?

LE MARQUIS.

Elle nous l'a confeſſé.

Mme. JOBIN *en s'en allant.*

Il ne me ſouvient plus de rien. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

LA GIRAUDIERE.

Elle ſe tire d'affaires fort réſolument.

LE MARQUIS.

Je prendrai mon tems. On ſçait comment la faire parler.

Mme. NOBLET.

Je cours après elle. Comme je ne veux jamais la revoir, j'ai quelque reproche à lui faire pour mon compte.

Elle s'en va.

LE MARQUIS *à la Comteſſe.*

Hé bien, Madame, avois-je tort de décrier Me. Jobin ?

LA COMTESSE.

J'ai été ſa dupe. Sortons d'ici. Vous aurez toute liberté d'en rire avec moi.

LE MARQUIS.

Allons, Madame. Je me tiens aſſuré de mon bonheur, puiſque j'ai eu l'avantage de vous détromper.

FIN.

Se vend chez Fontanel Libraire, rue du Gouvernement, privilégié pour la vente des Ouvrages Dragmatiques & Lyriques, dans l'intérieur de la Salle des Spectacles à Montpellier.

